

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination multiple. |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

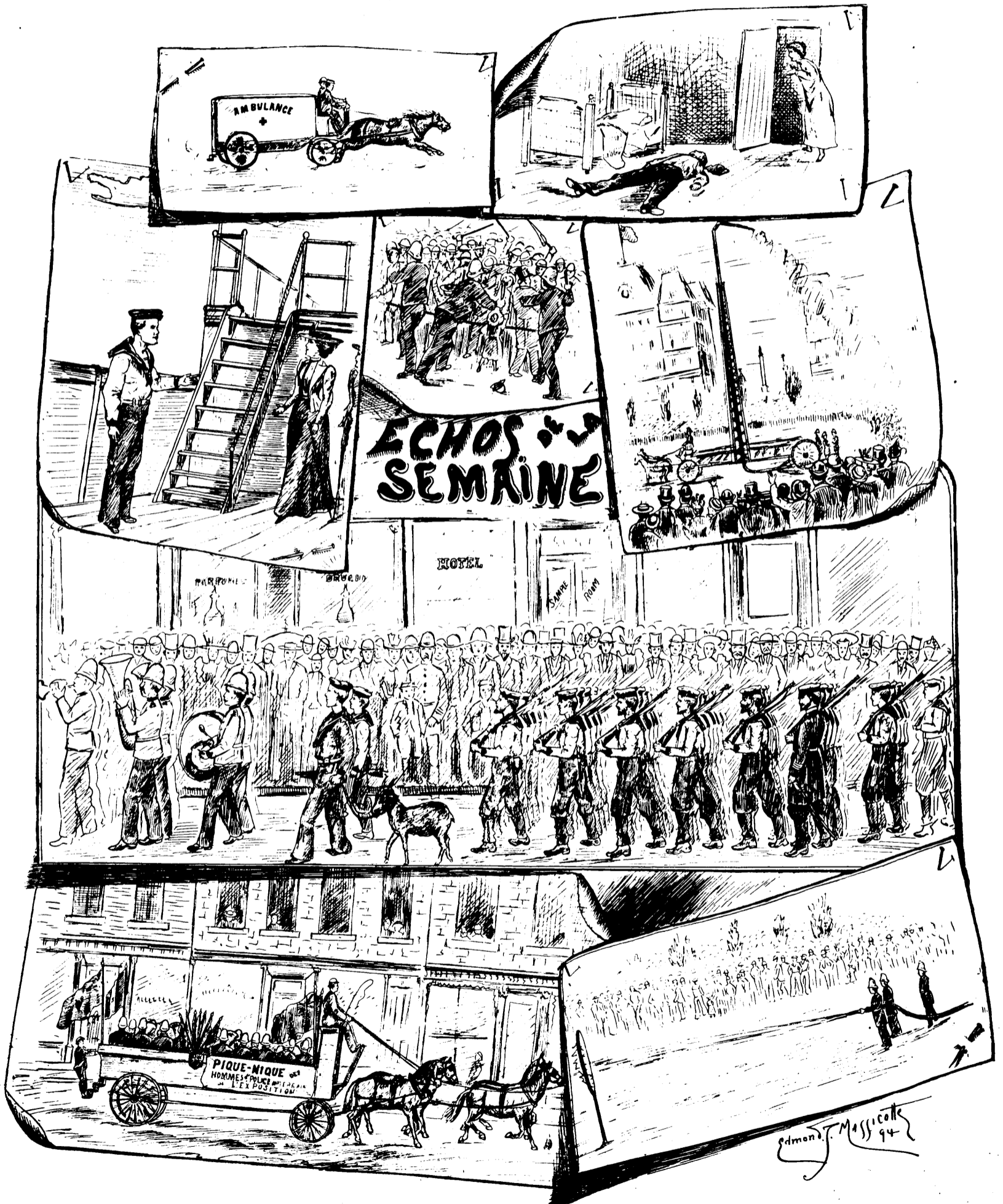
Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

11^{ME} ANNÉE, N^O 40—SAMEDI, 8 SEPTEMBRE 1894

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNUNCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



MONTRÉAL. — PRINCIPAUX INCIDENTS DE LA SEMAINE DU 18 AU 25 AOUT — Dessin de Edmond J. Massicotte

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 8 SEPTEMBRE 1894

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Les navires de guerre anglais.—Le breton flate, par Benjamin Sulte.—Carnet du MONDE ILLUSTRÉ.—Notes et impressions.—Poésie : L'aurore boréale, par P.-J. Ubalde Baudry.—Nouvelle canadienne : Un problème d'échecs, par Régis Roy.—Echos de la semaine, par Kallan-Bredaine.—Combat naval entre les Chinois et les Japonais.—Carnet de la cuisinière.—Vies anecdotiques des hommes illustres, par Ch. Latour Mézeray.—Légende du travail des femmes.—La mode (avec gravures).—Curiosités médicales, par Henri de Parville.—Galerie échiquienne : M. le Dr F.-T.-C. Lamoureux (avec portrait), par Un Cavalier.—Faits scientifiques.—Primes du mois d'août : Liste des numéros gagnants.—Le jeu de Dames.—Choses et autres.—Feuilleton : Le secret d'une tombe, par Emile Richebourg.

GRAVURES.—Les principaux événements de la semaine à Montréal.—Combat naval entre les Chinois et les Japonais : Un canot français recueille les naufragés.—Les frégates anglaises à Montréal : Le Canada, la Tourmaline, la Magicienne, le Tartar et le Partridge.—Portrait de M. le Dr Lamoureux.—Gravures de mode.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zéloteurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



CERTAINS citoyens, et tous les voleurs, se plaignent de la police de Montréal.

Il en est généralement ainsi ailleurs.

Que messieurs les voleurs soient unanimes à se plaindre de la police, cela n'a rien de bien étonnant, puisque de tout temps, comme l'a dit Dupin : " Les gendarmes

sont l'effroi des méchants et la sauvegarde des bons citoyens," mais que ces derniers soient aussi mécontents, c'est chose plus difficile à expliquer.

En y regardant d'un peu près, tout le tapage qui se fait se réduit à presque rien.

Certaines personnes, que l'on ne peut jamais contenter, ne se plaignent que pour essayer d'atteindre le chef même de la police, mais comme la ficelle est très blanche, on la voit trop facilement.

Quant aux plaintes faites contre le service secret, celui des détectives, il y a bien lieu de s'en préoccuper davantage, mais c'est là une question qui regarde surtout le comité et non le chef.

Une des meilleures preuves que la police n'est pas trop mal faite à Montréal, c'est que les voleurs eux-mêmes disent qu'ils n'y peuvent plus exercer leur industrie aussi facilement qu'autrefois, et que le bon temps est fini pour eux.

On n'ajoute cependant pas grande créance à

cette sorte de déclaration de grève de leur part, car on a toujours l'œil ouvert sur eux, et on a raison.

* * A nous aussi le soin de faire attention à notre porte-monnaie, car les filous se préparent déjà dit on, à prendre le chemin de Québec.

Non pas, croyez-le bien, dans le but de visiter la vieille capitale pour l'amour de l'art, mais bien pour y remplir leurs goussets aux dépens des nôtres.

Ils savent, en effet, les intelligents bipèdes qu'ils sont, qu'il y aura foule ces jours-ci dans la cité de Champlain et par conséquent quelque chose à faire.

Pensez-y, Québec aura en même temps dans ses murs le gouverneur général, deux amiraux, deux escadres, un général, le camp de Lévis, l'exposition, etc., etc., et même les chevaux de bois, qui font déjà fureur, paraît-il.

S'il n'y a pas là de quoi remplir tous les hôtels de touristes, c'est que ceux-ci sont bien difficiles.

* * Comme l'attention du monde civilisé se porte actuellement du côté de l'extrême-orient où se joue un drame terrible entre la Chine et le Japon, il est utile de connaître les raisons pour lesquelles les Chinois ne veulent pas entrer en relations avec les Européens.

Les voici telles que données par un écrivain japonais, Motoyosi-Laizau, qui écrit et parle le français comme un parisien instruit.

Les chinois nous reprochent :

1o De ne pas observer les cinq commandements de la morale chinoise : la charité, la fidélité, la politesse, l'intelligence, (qu'il ne faut pas confondre avec l'intelligence qui sert à faire des découvertes scientifiques et matérielles) et la vérité humaine.

2o De vouloir introduire dans leur pays la religion catholique qui menace de renverser l'empire chinois et, par conséquent, inspire des sentiments antipatriotiques. La conquête de l'Annam par la France, l'envahissement de l'Inde par les Portugais, les Français et les Anglais montrent surabondamment que l'introduction d'une religion étrangère dans un pays, est la cause de l'asservissement et de la ruine de ce pays.

3o L'importation de l'opium par les Anglais ; l'habitude faneste de ce poison qu'il s'est répandue dans toute la Chine a enlevé au peuple chinois toute énergie et tout esprit d'initiative.

4o D'avoir des vues ambitieuses sur la Corée, que la Chine considère comme un pays placé sous son protectorat.

Inutile de démontrer l'absurdité de ces étranges raisons déraisonnables.

* * De son côté, la Corée cause du litige actuel, n'a pas de meilleurs sentiments à notre égard.

Les anarchistes Coréens ayant commis de graves désordres, le roi en fit emprisonner quelques-uns mais leurs amis protestèrent aussitôt et publièrent la proclamation suivante :

" 1o Le gouvernement a injustement emprisonné nos bons citoyens, et en agissant ainsi, il a violé les lois morales établies par Confucius et Manchon, et s'est laissé tromper par les fausses doctrines de la religion étrangère.

" 2o Tous les amis du peuple doivent se réunir et mettre le feu à la capitale de la Corée.

" 3o L'introduction du christianisme est la cause de tous les désordres ; les fonctionnaires du gouvernement doivent être tenus responsables.

" 4o Notre parti devra brûler tous les livres étrangers et surtout les livres catholiques.

" 5o Les missionnaires religieux et tous les étrangers manquent totalement de principes moraux ; ils n'ont aucune piété filiale ; les plus jeunes membres d'une famille ne respectent pas leurs aînés ; ils ne respectent pas les vœux de ceux-ci sur le choix d'une épouse ; ils n'ont pas le respect des morts, qu'ils enfouissent dans la terre.

" 6o Pour tous ces motifs, les étrangers devront quitter notre patrie sacrée dans le plus bref délai, sans quoi ils seront massacrés le 7 du mois de mars."

Le gouvernement coréen eut peur et commit la sottise de céder. Les chefs anarchistes furent mis en liberté et on leur présenta des excuses en faisant retomber la faute sur le chef de police.

Vous voyez que ce n'est pas seulement à Montréal que l'on en veut au chef de police.

* * Les romanciers ont l'imagination vive et fertile, et la chose est bien heureuse pour eux, car sans cela ils ne feraient pas de romans.

Cette vérité, quasi de La Palisse, vient de m'être démontrée une fois de plus en feuilletant un volume des décisions du Conseil Souverain.

Je le parcourais au hasard, quand les noms de Philibert et de LeGardeur de Repentigny attirèrent mon attention.

Était-ce l'affaire du chien d'Or, qui a servi de base au roman de Kerby et à tant d'autres écrits ?

C'était bien cela. Le drame raconté par de Repentigny lui-même, sous serment, et les lettres de grâce qui lui furent accordées plus tard par Louis XV.

En voici un extrait, il est assez intéressant pour être lu avec attention :

" ... Le sieur de Repentigny, lieutenant dans les troupes entretenues à notre service en Canada, ayant eu, le 20 janvier 1748, un billet pour loger en la dite qualité chez le nommé Nicholas-Jacquin Philibert, né à Québec, celui-ci serait allé trouver une femme, nommée Lapalme, chez laquelle le suppliant logeait alors, pour l'engager de continuer à le loger, mais qui n'étant pas convenu de prix avec cette femme, le dit Philibert aurait dit qu'il allait faire changer le billet. Que le suppliant qui se trouva dans les instants à portée d'entendre ce propos, s'adressa à Philibert, et d'un ton à lui faire comprendre qu'il ne serait pas incommode du logement qu'il devait lui donner, il lui dit qu'il était un nigaud de vouloir faire ce changement. Que Philibert, au lieu de vouloir prendre ce discours comme un avis que le suppliant aurait eu l'intention de lui donner, pour calmer l'inquiétude que paraissait lui causer ce logement, se laissa emporter par son caractère naturellement violent, et, non content de proférer les injures les plus grossières et les plus atroces contre le suppliant, lui porta un coup de bâton. Que le suppliant se sentant ainsi frappé aurait, dans le premier moment dont il ne fut pas le maître, tiré son épée, et en aurait donné un coup au dit Philibert qui en serait mort quelque temps après, au grand regret du suppliant. Que bien que ce malheur soit arrivé sans dessein prémédité et dans un moment où le suppliant n'avait plus la liberté de rester sans défense, les juges de Québec auraient instruit une procédure pour raison de laquelle il aurait cru devoir s'absenter, et n'oserait se présenter sans avoir obtenu nos lettres de grâce, pardon et rémission qu'il nous supplie humblement de vouloir bien lui accorder.

" A ces causes, voulant préférer miséricorde à la rigueur des lois, de l'avis de Notre Conseil et de notre grâce spéciale, pleine puissance et autorité royale, nous avons au dit sieur de Repentigny, quitté, remis et pardonné, etc. ...

" Donné à Versailles, au mois d'avril, l'an de grâce, mil sept cent quarante-neuf, et de notre règne le vingt-quatrième.

(Signé) " LOUIS."

* * Voici donc, d'après des documents authentiques, à quoi se résume toute cette grosse affaire et n'était l'inscription obscure qui se servait d'enseigne à l'auberge du pauvre Philibert, et que l'on a conservée, pas un romancier ne se serait sans doute mis le cerveau à la torture pour y trouver thème à roman.

Des injures, un coup de bâton, un coup d'épée, une scène de dix minutes, et en voilà assez pour noircir des milliers de pages écrites en anglais, en français, etc., etc.

* * Il en faut parfois moins encore pour produire un roman.

Georges Ohnet raconte qu'après avoir écrit Serge Ponine, nombre de personnes voulurent à

tout prix reconnaître en Mme Desvarences, qui tue son gendre, une ou même plusieurs femmes du monde, capables à leur dire d'en agir ainsi.

Toujours la belle mère féroce !

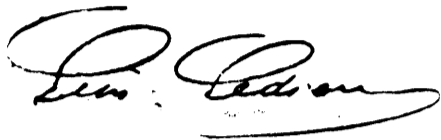
Or, l'auteur nous dit que la première idée de ce roman lui est venue, un soir de noces, où la mère de la jeune épouse dit au romancier, en désignant son gendre qu'elle aimait cependant beaucoup :

—S'il la rendait malheureuse, je crois que je le tuerais !

—Tiens, répondit Ohnet, un joli dénouement. J'avais la fin, ajoute-t-il, restait à trouver *Serge* ; je l'ai trouvé.

Vous voyez que la base d'un roman n'est pas difficile à découvrir, mais il faut le bâtir ensuite et surtout l'écrire.

C'est là le hic !



LES NAVIRES DE GUERRE ANGLAIS

(Voir gravures)

C'est la première fois que Montréal a reçu dans son port, et dans un même jour, cinq navires de guerre anglais. Les frégates sont arrivées lundi, le 25 août, à 5½ heures du soir ; c'était : Le *Tartar*, la *Magicienne*, la *Tourmaline*, le *Canada* et le *Partridge*.

C'était également la première fois que ce dernier navire venait à Montréal. L'amiral Hopkins commandait cette petite flotte. Un grand dîner, au Windsor, fut offert aux officiers par la municipalité. Rien n'a été négligé de part et d'autre pour que la visite des marins anglais fut entourée du plus grand nombre d'attraits possible. Dîner au Club de Yachts Saint-Laurent, à Dorval, promenade sur le lac Saint-Louis, concerts, parades, tournois militaires, etc., etc, tout a été mis en œuvre et on peut dire aussi que tout a parfaitement réussi. Les officiers anglais se sont déclarés enchantés de leur séjour dans notre ville qu'ils déclarent, avec un petit *brin* de flatterie sans doute, la ville la plus belle et la plus hospitalière du continent.

La partie du programme qui a le plus intéressé notre population, après les exercices militaires sur le Champ de Mars, a été l'illumination du port et du fleuve par les puissants projecteurs électriques des navires. L'effet était merveilleux, et des milliers de personnes sont accourues pour jouir de ce spectacle grandiose et plein d'intérêt. L'île Sainte-Hélène et la statue de Notre-Dame de Bonsecours brillant dans la nuit comme si elles eurent été frappées par le soleil du midi, étaient saluées par les applaudissements de la foule.

Le 28, les navires ont quitté le port pour retourner à Québec, où nos meilleurs souhaits les accompagnent — P. C.

LE BRETON FLATS

Si vous venez de Montréal par le chemin de fer du Pacifique, vous passez à Hull et, aussitôt, le convoi traverse la rivière Ottawa, au-dessus des chutes de la Chaudière, pour s'arrêter dans la partie la plus basse de la ville d'Ottawa, le long du rivage, à l'endroit appelé *Le Breton Flats*. C'est là que, en 1817, deux immigrants, nommés Berry et Firth, avaient établi les deux premières maisons de la future capitale. Une série d'îlots coupe l'Ottawa en cet endroit, vis-à-vis de Hull ; aujourd'hui, ces mottes de terre sont couvertes de manufactures et reliées entre elles par des ponts superbes.

Le major By, des ingénieurs de l'armée, avait reçu instruction d'explorer les rivières Cataracoui et Rideau afin de les unir par des écluses qui permettraient de partir de Kingston pour se rendre, par des voies navigables, jusqu'à l'Ottawa où tombe le Rideau, et de là à Montréal.

Or, le Rideau tombant à pic, d'une hauteur de trente pieds, il fallait racheter la différence de niveau par des écluses. By fixa son choix sur le rivage bas, dont il est parlé ci-dessus, et qui, à l'aide de travaux peu coûteux, pouvait donner accès à la rivière en question. Il fit un plan des localités et retourna à Québec. C'était en 1826 ou 1827. Lord Dalhousie n'eut rien de plus pressé que d'inviter By à dîner, en lui disant d'apporter son dessin. Après le dessert, les convives étant partis, moins un, le gouverneur prit le rouleau de papier pour l'ouvrir, mais By lui fit observer la présence du lieutenant Le Breton, qui se tenait à côté d'eux.

—Cet officier est discret et fidèle, dit le gouverneur, faites voir vos projets.

By se conforma, en reclinant, au désir de son supérieur. La discussion une fois terminée, les plans étudiés et compris, lord Dalhousie se prononça en faveur du choix de By. Le canal commencerait au pied de la Chaudière et irait rejoindre la rivière Rideau, quelque part où se trouve la dame Saint-Louis, à présent.

Le lendemain, partait à la hâte le " discret et fidèle " Le Breton, pour se faire concéder le terrain en jeu par le gouvernement du Haut-Canada.

Qui jura et tempêta, ce fut By, lorsqu'il connut cette tricherie. Le gouverneur avait le nez long, vous pensez bien.

—Il va falloir désintéresser Le Breton par une forte somme, dit-il.

—Pas un sou, pas un penny ! s'écria By farieux. Je vais faire mon canal à trente arpents des flots.

Et il se mit à l'œuvre pour déblayer les terres de la *deep cut*, puis creuser l'assiette des écluses qui sont placées entre les hauteurs du parlement et le parc Mackenzie. Toute la pierre requise pour ces ouvrages fut découverte sur les lieux mêmes.

Le Breton n'a certainement rien retiré de son acquisition, mais je pense que ses héritiers ont vendu assez de lots à bâtir pour être en état de briller dans le monde.

Maintenant, permettez moi d'ajouter que tout ceci est une légende dont je ne garantis point l'exactitude.



CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

On annonce que l'empereur de Russie est gravement malade.

**

On n'a plus d'espoir de ramener à la vie le Comte de Paris. On annonce qu'il a écrit, sur son lit d'agonie, une lettre importante.

**

Les trois navires de guerre français raviver à Québec sont la *Naïde*, le *Neilly* et le *Rigaud-de-Genouilly*.

**

Les pèlerins canadiens sont arrivés à Rome, le 30 du mois dernier, et ont reçu du saint Père une audience, le dimanche, le 2 courant.

**

Beaucoup de Canadiens, dit *l'Indépendant*, de Fall River, Mass, sont partis pour le Canada durant ces derniers jours et beaucoup d'autres se préparent à partir sous peu.

**

Lundi dernier, le révérend Père Soulier, supérieur des Oblats, a quitté Montréal pour se rendre à Québec. Il doit aussi visiter sous peu les maisons de son ordre aux États-Unis.

La plus grosse police d'assurance contre l'incendie est probablement celle que vient de prendre la compagnie du chemin de fer de Santa Fé Valley ; elle est de \$17,000,000 et porte une prime de \$170,000.

**

Le nouveau train transcontinental du Pacifique laisse maintenant la gare Windsor à 9.50 hrs a.m. et arrive à 8.25 hrs p.m. L'express du " Soo " laisse à 9.10 hrs p.m. et arrive à 8.10 hrs a.m. Il y aura deux trains entre Montréal et Ottawa, l'un partira à 8.30 hrs a.m. et arrivera à 5.45 hrs p.m. L'autre partira à 12.35 hrs p.m. et arrivera à 10.30 hrs p.m.

**

Le 25 du mois dernier, au matin, le feu se déclara au pont du C.P.R. qui relie Chambly à Richelieu. On parvint cependant heureusement à l'éteindre.

Le surlendemain, un désastreux incendie désola aussi la ville d'Ottawa, détruisant huit millions de pieds de bois. Les pertes sont heureusement couvertes par une assurance.

**

Nous accusons réception du magnifique volume, *Rome et Jérusalem*, par M. l'abbé Dupuis. Nous recommandons à nos lecteurs cet intéressant ouvrage qui renferme sur la Ville Eternelle et les Lieux Saints une foule de renseignements inédits. De forts belles choses, un style parfait, voilà, nous n'en doutons pas, ce qui attirera au nouveau livre un succès complet.

L'édition en est très soignée et fait honneur à la maison Léger Brousseau, de Québec, qui a été chargée de publier ce beau volume. Nous offrons à l'auteur et à l'éditeur nos félicitations et nos remerciements pour leur gracieux envoi.

**

L'Eglise catholique compte en Orient treize patriarches qui relèvent d'elle et dont huit suivent le rit latin et cinq le rit oriental. Les premiers sont ceux de Constantinople, d'Alexandrie, d'Antioche, de Jérusalem, de Venise, de Lisbonne, des Indes Orientales, des Indes Occidentales. Ce sont des patriarches *in partibus infidelium*. Les patriarches qui suivent le rit oriental sont ceux de Cilicie, pour les Arméniens ; de Babylone, pour les Chaldéens ; et les trois patriarches d'Antioche, dont l'un est pour les Maronites, le second pour les Melchites et le troisième pour les Syriens. En outre, il y a dix huit archevêques qui suivent le rite oriental, tout en relevant de Rome. Les croyants des deux rites sont soumis à l'autorité du saint Siège.

**

PETITE POSTE EN FAMILLE.—L., Montréal.—Reçu votre composition poétique, qui paraîtra la semaine prochaine.

Zéphir, Montréal.—Votre essai poétique ne saurait paraître maintenant : il a grand besoin d'être revu et corrigé.

NOTES ET IMPRESSIONS

Le savoir-vivre est au bien-être ce que l'esprit est au jugement.—VOLTAIRE.

La seule mine qui ne s'épuise pas, depuis si longtemps qu'on l'exploite, c'est la sottise humaine.—PASQUIN.

Deux choses troublent un peu ma foi spiritualiste : l'abâtissement d'une foule d'hommes et l'esprit d'un certain nombre de bêtes.—G.-M. VALTOUR.

A une certaine époque de la vie on n'a plus aucun espoir sincère. On ne conçoit rien dont on ne soit déjà d'avance, et l'on brusque la déception de peur d'en être brusqué.—LOUIS DÉPRET.

L'AURORA BOREALE

Une splendide nuit jetait sur la nature
Un dôme constellé d'étoiles joyaux ;
Et moi, de ce beau ciel admirant la parure,
Je rêvais. De la vie oubliant tous les maux,
Je rêvais à l'espace impénétrable, immense,
Où sous la main de Dieu, des mondes inconnus,
Dans les cycles divers tracés par sa puissance,
Cachés à nos regards passent inaperçus.

Un léger bruissement parti de l'empyrée,
Me distrayant soudain, fit se lever mon front....
Les astres sont pâlis, une lueur pourprée
Se répand tout à coup sur le bleu moins profond ;
Puis un vaste rideau fait d'éclairs et de soie
Se projette à son tour, se replie et s'étend,
Se relève et s'abat, se ferme et se déploie....
Une portière d'or qu'agitait le vent
En faisant dérouler une large bordure
Où brillent à la fois émeraude et saphir.

Puis c'est d'un bâtiment la légère mâture
S'inclinant avec grâce au souffle du zéphir.
Mais voici que tout change et le charmant mirage
S'enfoncé lentement dans les vagues des cieux.

Après un court arrêt, une émouvante image
De combats et de guerre apparaît à mes yeux :
Du bout de l'horizon se déroule une armée.
Je puis compter les rangs, distinguer les coursiers,
La lance au fer aigu, la brillante framée ;
Un mouvement rapide a fait mêler les masses
Et mon œil s'éblouit du choc de tant d'éclairs ;
Wodan, le dieu terrible, à la tête des Ases,
Bataillon furieux, passe à travers les airs.

J'oubliai l'étendue, insondable mystère ;
J'oubliai l'infini.—Ce sublime tableau
Avait saisi mon âme et, penseur solitaire,
J'admira, absorbé, ce spectacle si beau !
Le ciel entier brûlait de flammes opalines.
Ainsi que sur les flots heurtés des aquilons,
Des vagues se creusaient puis montaient en collines,
Dont l'écume de feu retombait aux vallons.

Cet orage s'apaise. Une immense couronne
Tout autour du zénith étale ses fleurons
Et de ce cercle d'or un trait parfois rayonne
S'élançant dans le ciel vers d'autres horizons....
La lueur lentement se dissipe et s'efface,
Tour à tour dans l'azur chaque étoile reluit.
Et mon regard soudain en parcourant l'espace
Retrouve la splendeur de la brillante nuit.

P.-J.-UBALDE BAUDRY.



UN PROBLÈME D'ÉCHECS

DÉDIÉ A M. JAMES B. HALKETT, D'OTTAWA
(Suite et fin)

Mardi soir (11 h.), 17 juillet

J'ai bien du nouveau à écrire ce soir, de l'étrange, de l'inattendu, mais d'abord, commençons par le commencement.

En m'éveillant ce matin, j'entendis sous ma fenêtre, Mlle Georgiana qui parlait à l'un des employés de la ferme.

—Diantre ! Il est tard, pensai-je, en sortant vivement du lit. Tout le monde est debout depuis longtemps, excepté moi.

Je m'approchai de la croisée et par les lames de la persienne j'examinai un joli tableau d'intérieur rural.

Mlle Georgiana était ravissante dans une matinée à jolis carreaux. Elle s'occupait du déjeuner, aidée de son aimable cœur, Mlle Olivine, qui paraissait très-bien aussi, dans un habit rose à gros pois blancs.

Si elles eussent su que je les regardais ainsi !...

Enfin, je descendis à la salle à manger et, comme j'en avais le temps et pour ne point déroger à l'habitude que je tenais à me faire, je suivis encore le même programme ce matin que les deux précédents.

Durant la matinée, j'ai écrit quelques lettres à

des amis de Montréal et je fis un bout de lecture sous l'un des arbres de la pelouse.

Dans l'après-midi, j'allai à Saint-Victor porter ma correspondance au bureau de poste.

Enfin, vint le moment de la lutte suprême. M. Robidoux joua très serré, et la partie s'avancait sans avantage d'un côté ou de l'autre, quand il prit une de nos Tours que nous semblions être obligés de sacrifier, mais c'était un piège, et en quatre coups nous forcions tellement son jeu que, pour s'en tirer aussi dignement que possible, il abandonna la partie. La seconde fut encore remportée par nous. Nous étions trop forts deux contre un, c'était évident, et M. Robidoux dut l'avouer. Je jouai donc l'autre partie seul, et je la gagnai. En finissant, je dis tout à coup :

—Tiens ! un beau problème ! Les blancs jouent et font mat en deux coups.

—Je ne le vois pas ainsi, dit mon hôte, il vous faudra plus de deux coups.

—Si je ne vous mate pas votre roi en deux coups, je vous cède la partie.

—Accepté !

Mon premier coup fut avec ma Dame, et mon adversaire riposta en la capturant ; j'amenai alors en avant un Fou qui semblait presque perdu dans l'un des coins de l'échiquier, et je fis mat.

—Ce n'est pas comme cela que j'aurais dû jouer, dit mon ami, j'ai mal fait de prendre votre Dame ; avoir joué ma Tour était meilleur.

—Alors, avec ce Cavalier-ci, je faisais encore mat.

—Eh ! c'est bien vrai ! Dites donc, vous me semblez bon problémiste ? Si je vous en donnais un tout petit à résoudre, en viendriez-vous à bout ?

—Si c'en est un à deux coups, je pense que oui.

—Excusez-moi un instant, je vais vous le chercher.

Et il sortit de la chambre.

Quand il eut disparu, Mlle Georgiana me dit :

—La solution du problème que mon père veut vous poser est très difficile à trouver ; j'y ai déjà travaillé j'en suis sûr pour mes peines. Papa maintient, pourtant, que son problème est facile.

—Cela se peut, mademoiselle. Parfois ce sont les choses les plus simples qui exercent le plus notre ingénuité parce que nous ne pouvons ou nous ne voulons pas en voir la clef, souvent très apparente.

En ce moment, M. Robidoux rentra portant un échiquier magnifique sur lequel des pièces richement sculptées étaient dispersées. Il le posa sur la table. J'ai beaucoup admiré ce nouveau jeu et je félicitai mon ami d'être l'heureux propriétaire d'un tel bijou. Cela lui fit plaisir. De la main, il m'indiqua le problème en disant :

—Voici ce dont je vous parlais. Je l'ai composé il y a deux mois. Une seule personne l'a vu jusqu'ici. Je ne veux pas le montrer à tout le monde, et je vais vous dire pourquoi. D'abord, si vous ne m'aviez pas vaincu ce soir, il est probable que vous n'auriez jamais vu cet échiquier, mais comme vous avez dû éprouver une certaine satisfaction en gagnant,—ce qui d'ailleurs est légitime,—j'ai voulu avoir mon tour, sachant que vous vous épuisez à chercher une solution (très facile, soit dit entre parenthèse), qui vous échappera peut-être longtemps. Ensuite, de ce problème j'ai fait un essai à l'égard des soupirants qui me demanderont mes filles en mariage. S'ils trouvent la solution de ce que je leur passe, eh bien ! ils auront mon approbation.

—Mais, permettez, M. Robidoux, tous ces jeunes messieurs ne connaîtront pas le jeu d'échecs.

—Ils auront à l'apprendre, alors ! dit-il en souriant, je n'en démords pas. Naturellement, comme mes enfants sont majeures, elles peuvent se passer de mon consentement, mais alors je n'approuverai jamais leur choix, car je considère que le jeune homme qui trouvera la clef de ce problème aura une bonne tête sur les épaules et qu'il saura faire son chemin ici-bas.

Je regardais l'échiquier.

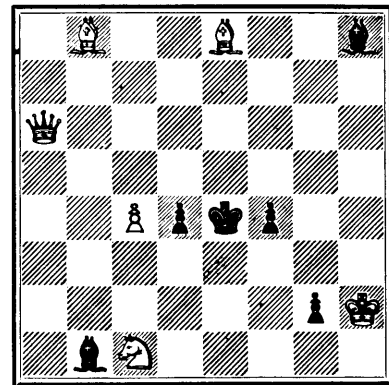
—Eh ! c'est facile, dis je tout à coup, et j'allais mettre la main sur un Pion, quand mon hôte m'arrêta.

—Excusez-moi, M. Durand, mais je ne puis vous permettre de toucher à ces pièces de crainte que, une fois dérangées, il me soit impossible de les ré-

tablir dans leurs positions, mais vous pouvez en prendre note sur l'autre échiquier.

Je fis comme il me demandais, et voici le problème tel qu'il était arrangé sur la magnifique planchette :

NOIRS.—6 pièces.



BLANCS.—6 pièces

Les blancs jouent et font mat en 2 coups.

—Mais, dis je subitement, si je trouvais la réponse à ceci, pourrai-je alors vous demander une récompense ? et je regardais amoureusement Mlle Georgiana.

Elle rougit.

M. Robidoux saisit mon regard et se mit à rire en disant :

—Eh ! oui ! eh ! oui ! Mais vous savez, de la coupe aux lèvres....

Je viens de dire bonne nuit à mes amis, mais je sens que le sommeil ne pourra clore mes paupières à présent. Je vais donc étudier un peu le fameux problème d'échecs.

* *

Jeudi soir (11 h.), 19 juillet.

J'avais trop mal à la tête, hier soir, pour noter les faits de ma journée.

J'ai essayé le problème de mon ami de toutes les manières, mais sans succès. J'ai tellement travaillé, que j'en ai eu un commencement de migraine.

J'ai compris ceci aujourd'hui : que c'est plutôt une énigme dont j'ai le mot à trouver, sans égard aux règles du jeu d'échecs ; quel en est le secret, la clef ? Voilà le hic !

Mlle Georgiana a cherché avec moi à en trouver la solution, mais bernique ! nous ne sommes pas plus avancés.

Et c'est de voir l'air gouailleur de M. Robidoux quand il me rencontre ! Morbleu ! en viendrai-je à bout ? Il le faut, et pourtant, je crois qu'ici Œdipe même serait en défaut.

Allons ! essayons encore ; peut-être cette fois-ci serai-je plus heureux.

* *

Samedi (10 h. p.m.), 21 juillet.

Nous étions tous trois cette après-midi, Mlle Georgiana, Olivine et moi, sur la véranda.

Il fallait bien, en notre causerie, parler du sujet de ma forte préoccupation.

Après leur avoir expliqué mes idées sur le problème de leur père et l'impossibilité d'en trouver la solution selon les règles du jeu, Mlle Olivine dit tout à coup :

—Qui sait si vous ne soulèverez cette difficulté qu'en ayant l'échiquier et le problème original sous les yeux ? Papa ne voulait pas vous permettre de déranger les pièces sur son échiquier, alléguant la crainte de ne pouvoir les remettre en bonne position. C'était plutôt parce qu'il redoutait de vous voir découvrir son problème en manipulant les Pions.... Enfin, je ne sais pas trop si mon idée a du bon, mais je vous la soumets.

—Mlle Olivine, dis-je, votre idée est bonne, j'en parierais. Je crois à présent que c'est là où se trouve le mystère. Mais comment mettre la main sur l'échiquier ?

—Voilà la difficulté, remarqua Mlle Georgiana. Il doit être sous clef, car je ne me rappelle pas de jamais l'avoir vu avant mardi soir.

—Le meilleur temps pour faire des recherches, observa la cadette, serait le dimanche dans la matinée, pendant que nos parents sont à la grand-messe.

—Cela s'adonne très bien, ajouta Mlle Georgiana, c'est moi qui doit garder demain matin pendant que vous irez à l'église, et je vous promets de bien employer mon temps pendant votre absence.

—N'y a-t-il pas d'autre messe que celle de neuf heures et demie ? demandai-je.

—Oh ! oui, répondit Mlle Olivine, il y a celle de huit heures.

—Eh bien ! dis-je, j'irai à celle-là, et vos pères et mères assisteront à l'autre. J'aurai une excuse suffisante de prêtre pour aller au service de huit heures.

Il fut ensuite convenu que pour ne pas perdre trop de temps en recherches superflues, dès ce moment, mes deux alliées feraient une reconnaissance dans la chambre où elles supposaient l'échiquier caché, afin de s'assurer quels meubles étaient fermés à clef, et par là savoir de quelles clefs elles devraient se munir pour leurs perquisitions.

Allons ! j'ai espoir que demain m'apportera la solution tant désirée ; il en est temps aussi, je commençais à me décourager.

* *

Dimanche (11 h), 22 juillet.

Euréka !... Euréka !...

Enfin, le mystère s'est éclairci. Ce matin, notre programme s'est accompli en tous points, sans encombre et, pendant l'absence de ses parents, Mlle Georgiana réussit à découvrir l'endroit où son père cachait l'objet convoité. En me l'apportant elle heurta son bras droit contre le cadre de la porte de chambre, et plusieurs pièces roulèrent sur l'échiquier. Je les replaçai.

Quelques instants plus tard, il m'arriva aussi à moi de renverser des pièces, et, chose étrange et surprenante, ce furent les mêmes que Mlle Georgiana avait fait tomber.

Alors, en examinant bien l'échiquier je fis une découverte qui me dévoila la ruse de M. Robidoux.

L'échiquier fut remis en place dans sa cachette, j'attendis avec patience le retour de mon hôte.

—J'ai découvert votre secret, lui dis-je, au dîner, et il m'eut l'air incrédule. Je vous le prouverai quand vous voudrez.

—Eh bien ! après le dîner, me dit-il.

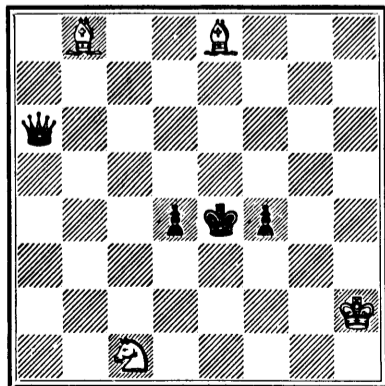
En m'apportant l'échiquier, il dit :

—Avant de jouer, vous plairait-il de me dire avec quelle pièce se fait votre premier coup ? Je verrai alors si votre solution est bonne.

—Voici mon premier coup, dis-je, et obliquant l'échiquier à un angle de quarante-cinq degrés, quatre des pièces roulèrent sur la table. Les autres demeurèrent comme vissées à l'échiquier, ce qu'elles étaient de fait. Ces quatre figures sont de trop, ajoutai-je.

Le problème se trouvait comme suit :

NOIRS.—3 pièces



BLANCS.—5 pièces

Tout joueur d'échecs peut voir que, au coup suivant des Noirs, les Blancs ripostent en faisant mat.

Je termine ici la reproduction des premières

pages du journal de mon séjour à la campagne en disant, que mon ami ne me refusera pas la récompense que j'ai gagnée. Un événement joyeux s'accomplira donc bientôt à Saint-Victor.



Régis Roy.

ECHOS DE LA SEMAINE

(Voir gravures)

Vous trouverez peut-être originale cette manière de notre artiste d'intituler une série de croquis : *Echos de la semaine*, mais vous reviendrez de votre idée lorsque vous saurez qu'il prétend que ses croquis sont faits pour illustrer les échos et non les échos pour expliquer ses croquis !

C'est un raisonnement bien clair, n'est-ce pas, et ce n'est pas notre faute si ni vous ni moi, lecteur, ne comprenons pas.

Oh ! ces artistes, voyez-vous, si petits ou si grands qu'ils soient, si inconnus ou si célèbres, ils possèdent tous le même orgueil, la même fatuité, le même amour d'eux et surtout la même croyance en leur infailibilité.

Parcequ'ils ont pour cinquante sous de talents, ils se croient tout permis ! ! !

Voilà longtemps que je m'étais juré de leur dire leur fait *plum* une bonne fois, et je crois que ça y est. Si après cela, mon ami Edmond se mêle d'intituler ses croquis des *échos* nous recourrons à la loi.

Mais, tout en faisant la leçon à un autre, je m'aperçois que je suis en faute. L'on m'avait donné ordre d'expliquer cette page, et voilà que j'ai perdu mon temps à maugréer. Comme il est trop tard pour que je puisse me reprendre, je vais vous donner, ami lecteur, qui m'avez écouté jusqu'à ce moment, un joli moyen d'y suppléer. Toutes les explications que j'aurais pu vous donner, vous les trouverez dans votre journal quotidien de la semaine dernière. Déjà même vous avez dû les lire, alors... bonjour.

KALAN BREDAINR.

COMBAT NAVAL ENTRE LES CHINOIS ET LES JAPONAIS

(Voir gravure)

Voici, d'après les Chinois eux-mêmes, comment a eu lieu le combat qui a commencé les hostilités en Corée.

L'amiral japonais ayant son pavillon sur le *Mashusima*, et accompagné de deux autres navires de guerre, découvrit le navire anglais *Kowshung*, portant 1 600 hommes de troupes chinoises à destination de la Corée, dans les eaux coréennes, à 10 milles au large de Chemulpo ; il lui fit le signal de s'arrêter et lui fit comprendre que, s'il n'obéissait pas, ce serait à ses risques et périls. Le *Kowshung* jeta l'encre et les navires japonais s'éloignèrent à quelque distance.

Le capitaine du *Kowshung*, confiant dans la protection du drapeau britannique, ne songea point à lever l'ancre.

Le croiseur japonais *Naniwa* s'approcha alors et envoya un détachement à bord du *Kowshung*.

L'officier commandant ce détachement examina avec soin les papiers du bord et après quelque hésitation, donna au capitaine l'ordre de la suivre avec son navire. Cette attitude provoqua une grande agitation parmi les troupes, qui déclarèrent aux officiers anglais du navire qu'ils ne voulaient pas devenir prisonniers et qu'ils préféreraient périr si on voulait les conduire ailleurs qu'en Chine. " Nous vous tuons platôt," leur dirent-ils. Et ils leur donnèrent des gardes.

Le *Kowshung* signala alors aux Japonais d'en-

voyer un autre parlementaire et le capitaine de Hanneken expliqua la situation à l'officier japonais, lui faisant remarquer qu'il avait quitté la Chine en temps de paix, qu'il n'y avait eu aucune déclaration de guerre, que le *Kowshung* était en outre sous pavillon britannique et qu'il était impossible d'exécuter l'ordre du *Naniwa*.

Il demanda que le drapeau britannique fût respecté et que le navire fût reconduit en Chine.

Le détachement japonais retourna alors à bord du *Naniwa* qui avertit les officiers du *Kowshung* d'avoir à quitter le bord aussitôt que possible. Les officiers répondirent qu'ils ne le pouvaient pas.

* *

Le *Naniwa* élargit alors son champ de tir en reculant de quelques centaines de mètres, et il lança aussitôt une torpille dans le flanc du *Kowshung* en même temps qu'il lui lâchait toutes ses bordées.

La torpille fit explosion en face de la soute au charbon, et cette explosion fut suivie de celle des chaudières qui sautèrent avec un bruit épouvantable.

Au milieu d'une confusion indescriptible, les Chinois se mirent à tirer sur le *Naniwa* auquel ils envoyèrent également quelques coups de canon.

Le croiseur japonais continua son feu d'artillerie et logea en tout quinze obus dans les flancs du *Kowshung*, en même temps que ses mitrailleuses faisaient pleuvoir les balles sur les troupes chinoises : ce tir à mitraille continua jusqu'à la disparition du *Kowshung* dans les flots.

Le *Kowshung* coulait peu à peu sans que pour cela les Chinois cessassent leur feu de mousqueterie sur le *Naniwa* : ils se défendirent jusqu'au bout. La poupe portant le pavillon anglais disparut d'abord. Quelques soldats se jetèrent à la nage pour gagner la côte ; ceux restés à bord les criblèrent de balles, ils disaient que tous devaient périr ensemble.

Quand le *Kowshung* eut disparu, les Japonais mirent à la mer une barque montée par des hommes armés qui firent feu sur les naufragés pendant que ceux-ci se débattaient dans l'eau ; ils ne firent aucune tentative pour sauver la vie à personne. Ils étaient d'avis de tout faire mourir.

Le *Naniwa* partit ensuite pour porter au plus prochain consulat britannique la nouvelle que le commandant anglais avait perdu la vie.

150 soldats chinois réussirent à gagner un rocher où ils furent recueillis.

Tel est le récit du capitaine de Hanneken qui n'a pas péri par miracle et qui a été sauvé dans un bateau de pêche coréen.

Notre dessin représente un des épisodes les plus touchants de ce grave engagement. Un canot détaché d'un navire français a pu sauver quelques infortunés matelots chinois qui, sans ce secours inattendu, auraient infailliblement péri.

CARNET DE LA CUISINIÈRE

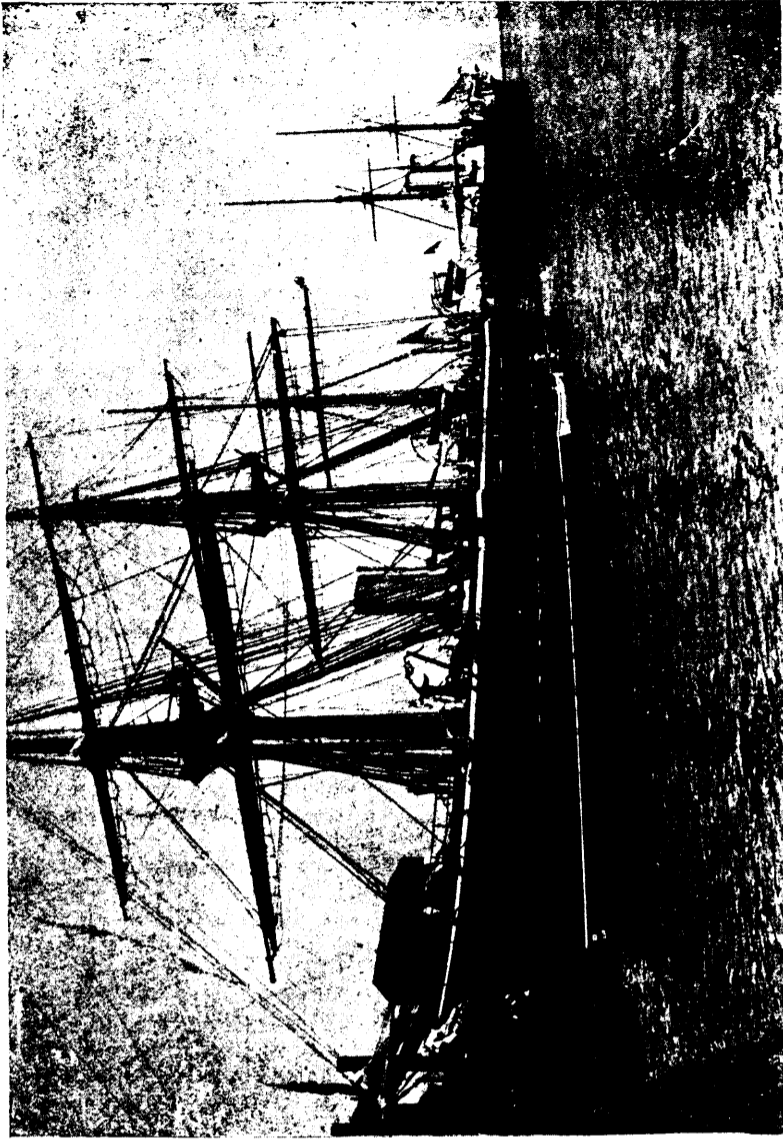
Gâteau Mazarine.—Après l'avoir beurré, on emplit un moale en couronne de pâté à brioche ; on laisse lever la pâte pendant quelques heures, puis on fait cuire au four ; lorsqu'il est cuit, on le coupe en tranches, que l'on arrose d'un sirop kirsch et beurré. Garnir chaque tranche de fruits confits que l'on hache très fin. L'on dresse le tout en couronne, que l'on arrose d'une sauce abricot au kirsch. Servir bien chaud.

Conservation des prunes.—Mettez des prunes dans des petits sacs de crin ou de toile claire, et laissez-les atteindre les dernières limites de la maturité, puis se faner et tourner à l'état des pruneaux. Ainsi traitées, les prunes acquerront un suc et une vinosité des plus agréablement parfumés.

Les variétés de prunes qui se détachent trop facilement des rameaux et qui sont trop hâtives, seront moins propres à cet effet.



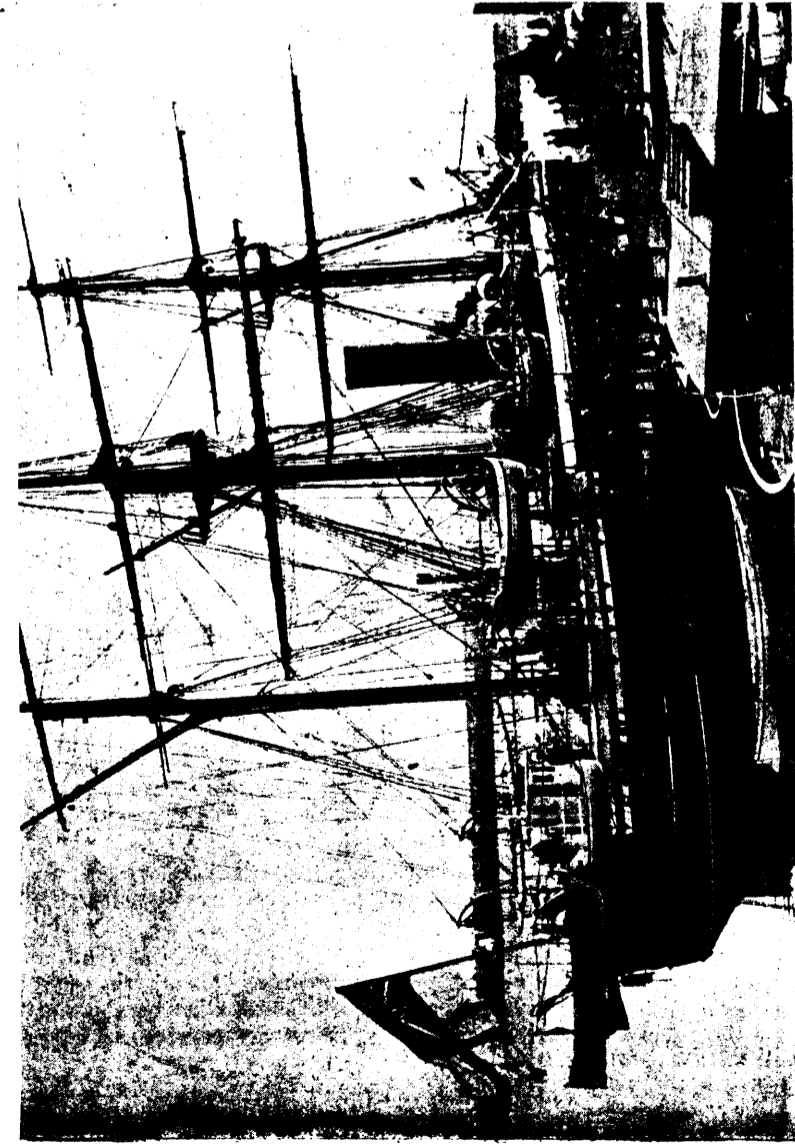
COMBAT NAVAL ENTRE LES CHINOIS ET LES JAPONAIS. — UN CANOT FRANÇAIS RECUEILLE LES NAUFRAGÉS



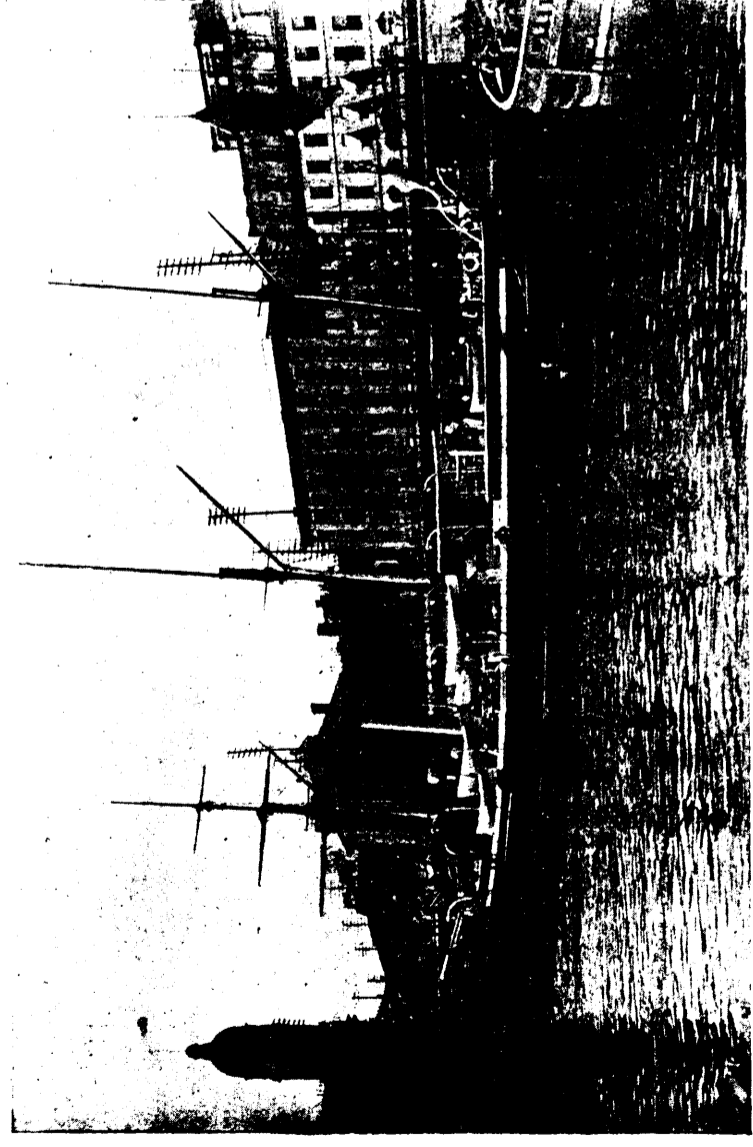
LA MAGICIENNE



LA TOURMALINE



LE CANADA



LE TARTAR

VISITE DES FRÉGATES ANGLAISES A MONTREAL

LE PARTRIDGE

Photo Laprés & Lavergne

VIES ANECDOTIQUES DES HOMMES ILLUSTRÉS

NAPOLÉON ET LA NYMPHE DE SAINTE-HÉLÈNE



Sainte-Hélène est une petite île de trois lieues d'étendue au plus ; des vents éternels, parfois violents, en balayent constamment la surface ; des nuages, surtout à Longwood séjour de Napoléon, la couvrent constamment ; le soleil, qui paraît rarement, n'en a pourtant pas moins d'influence sur l'atmosphère ; il

attaque le foie, si on ne s'en préserve avec soin. Des pluies abondantes et soudaines achèvent d'empêcher qu'on n'y distingue aucune saison régulière ; ce n'est qu'une continuité de vents, de nuages, d'humidité. L'herbe, en dépit des fortes pluies, disparaît, rongée par le vent brûlant qui ne cesse pas d'y régner, dès que cette pluie a cessé. Les arbres qu'on y voit, et qui de loin donnent un aspect riant, ne sont que des mimosas, des arbres à gomme, chétifs et bâtards qui ne donnent point d'ombre. Une partie de l'horizon présente au loin l'immensité de la mer ; le reste n'offre plus que d'énormes rochers stériles, des abîmes profonds, des vallées déchirées.

Telle fut la demeure de Napoléon, ou plutôt sa prison, car malgré le déploiement de forces qui gardaient cette île, d'ailleurs inaccessible, on avait voulu imposer la présence d'un officier anglais à toutes les promenades de l'empereur. Cet homme infatigable, qui avait chevauché une partie de l'Afrique et toute l'Europe, et pour lequel l'exercice était une condition d'existence, s'était soustrait à cette nouvelle tyrannie en se refusant à sortir, sa fierté avait pu supporter sa prison, mais n'avait pu se ployer à la présence continuelle d'un gélier.

Cette fermeté de l'empereur avait déconcerté le gouverneur, qui, craignant pour la vie de son prisonnier, modifia une partie des ordres du ministère anglais en assignant une partie de l'île à la promenade de l'empereur et de sa suite. Toutes les fois que le temps le permettait, Napoléon sortait, soit en calèche, soit à cheval ; et comme il avait bien vite parcouru l'étroit espace qui lui était réservé, souvent il ne se bornait pas à en parcourir l'étroite enceinte, mais il aimait encore à explorer les détails. Ainsi, après avoir fait sa dictée ordinaire (car une de ses occupations favorites était la rédaction de ses mémoires), il passait quelques heures à lire ou à étudier l'anglais, faisait sa toilette de trois à quatre heures, et sortait ensuite, accompagné du général Bertrand, de M. de Las Cases, et du général Gourgaud. Les courses étaient toutes dirigées vers la vallée voisine, et l'on en revenait habituellement en passant chez le général Bertrand ; ou bien, au contraire, on commençait par ce côté, et l'on descendait la vallée. En descendant, on explorait ainsi le voisinage, et l'on visitait le peu d'habitations qui s'y trouvaient : toutes étaient pauvres et misérables. Les chemins étaient parfois impraticables, mais plus les chemins étaient mauvais, plus il y avait de difficultés à vaincre, plus l'empereur semblait aimer ces excursions ; c'était pour lui un simulacre de liberté ! La seule chose à laquelle il ne pouvait s'habituer était à la rencontre des sentinelles anglaises posées d'espace en espace pour l'observer.

Dans ces courses habituelles, l'empereur adopta enfin une station régulière dans le milieu de la vallée. Un jour qu'il avait fait une nouvelle pointe au milieu des rochers sauvages, il découvrit une pauvre maison dont il ouvrit la porte : il entra dans un petit jardin tout émaillé de fleurs de géranium, qu'une jeune fille arrosait. Cette jeune fille était blonde ; elle était fraîche comme ses fleurs, et elle avait des yeux bleus d'une beauté si gracieuse que l'empereur en fut frappé.

— Comment vous nommez-vous ?

— Emely, répondit la jeune fille.

— Mais votre nom de famille ?

— Branston.

— Vous paraissez beaucoup aimer les fleurs.

— Hélas ! monsieur, c'est toute ma ressource.

— Comment donc ?

— Tous les jours je vais à la ville porter ces géraniums, et je vis des trois ou quatre penny que l'on me donne en échange de mes bouquets.

— Et votre père et votre mère, que font-ils donc ?

— Je n'en ai plus, monsieur, répondit la jeune fille avec une profonde émotion.

— Pas un seul parent ?

— Pas un seul ; je suis tout à fait étrangère à cette île ; il y a trois ans, mon père, ancien sous-officier de l'armée anglaise, et ma mère partirent de Londres et m'emmenèrent pour aller rejoindre, disaient-ils, des parents que nous avions aux Indes, et qui devaient aider mon père et ma mère à faire fortune. Nous n'étions pas riches, et mes parents eurent toutes les peines du monde à amasser la somme nécessaire pour faire ce long voyage. Hélas ! ils ne devaient pas en voir la fin ; mon père mourut pendant la traversée, et lorsque notre vaisseau relâcha dans cette île, ma malheureuse mère était si souffrante qu'on nous y laissa. . . . Ma mère fut bien longtemps, bien longtemps malade, et nous n'avions plus aucune ressource. . . . Pour apporter un peu de soulagement à notre mère, je m'avisai de vendre des fleurs. . . . Un négociant de la ville, qui comme vous m'interrogea sur ce que je faisais, eut pitié de nous ; il nous donna cette cabane où ma mère se rétablit un peu, et où nous vécûmes pendant deux ans du produit de ce petit jardin. . . . Il y a un an, ma pauvre mère, qui avait eu une rechute, obtint du bon Dieu un terme à ses souffrances. . . . Elle me recommanda d'avoir du courage, et vous le voyez, monsieur, je lui obéis. . . . j'en ai. . . dit la jeune fille en fondant en larmes.

Pendant ce court récit, la figure de l'empereur était visiblement émue ; il semblait profondément affecté. Des mots sans suite sortirent d'abord de sa bouche. . . puis il dit plus distinctement :

— Pauvre enfant. . . qu'as-tu donc fait à Dieu pour être jetée ici misérablement. . . singulier rapprochement de destinée. . . comme moi elle n'a plus de patrie, plus de famille. . . elle n'a plus de mère. . . et moi, je n'ai plus d'enfant. . .

En prononçant ces mots, un cri d'autant plus déchirant que depuis longtemps il était concentré, s'échappa de la poitrine de l'empereur ; il cacha sa tête dans ses mains et il pleura.

Oui, cet homme que la perte de dix trônes avait trouvé calme et résigné, pleura au souvenir de son enfant.

Mais bientôt reprenant toute sa fermeté, il dit à la jeune fille :

— Je veux emporter un souvenir de ma visite ; cueillez-moi un de vos plus beaux bouquets.

La jeune fille assembla ses plus jolies fleurs, et lorsque l'empereur lui donna en échange quelques pièces d'or, elle s'écria :

— Ah ! grand Dieu, pourquoi n'êtes-vous pas venu plus tôt, maman n'aurait manqué de rien, et elle ne serait pas morte.

— Bien, bien, mon enfant, voilà de bons sentiments ; je reviendrai vous voir.

Alors, regardant les pièces d'or, la jeune fille dit en rougissant :

— Je ne pourrai jamais vous donner assez de fleurs pour une si grosse somme.

— Que cela ne vous inquiète pas, répondit l'empereur, et il sortit.

L'empereur, en rejoignant ses compagnons de voyage, leur raconta sa découverte ; il paraissait heureux d'avoir trouvé un malheur à consoler. Dès cet instant, la jeune fille augmenta la nomenclature spéciale à Longwood ; elle s'appela la *nymphé de Sainte-Hélène*.

L'empereur, dans son intimité, avait la coutume de baptiser insensiblement tout ce qui l'entourait : ainsi, la partie de l'île qu'il parcourait dans ses promenades ne s'appelait plus que la *Vallée du Silence*. M. Malcombe, chez lequel l'empereur avait été logé à Briars, en arrivant à Sainte-Hélène, c'était *l'Amphitruon* ; le major, son voisin, aux six pieds de haut, s'appelait *l'Hercule* ; sir George Cockburn, le gouverneur, était désigné par *monseigneur l'amiral*, lorsque l'empereur était

gai ; s'il avait à s'en plaindre, ce n'était plus que *le requin*.

Le surlendemain l'empereur en s'habillant dit qu'il voulait retourner voir sa pupille, et la présenter à ses compagnons de promenade. On trouva la jeune fille dans ses habits de fête. Elle avait appris le nom de son bienfaiteur ; vivement émue de la grandeur de sa renommée et de ses malheurs, elle fit à ses illustres hôtes, le mieux qu'elle put, les honneurs de sa pauvre cabane ; elle suppléa au peu de valeur de son hospitalité par la grâce qu'elle mettait à la pratiquer. Elle présenta des figues de son jardin et l'eau du ruisseau de la vallée, qui prenait sa source dans son jardin. . . .

— Vous le voyez, sire, ajouta-t-elle, je vous attendais ; mais malheureusement je n'ai pas été prévenue assez à temps de votre visite, sans cela je vous aurais fait honneur du trésor que vous m'avez donné.

— Et je vous aurais grondée de pareilles façons. Quand je viendrai vous voir, je ne veux pas autre chose que vos figues et votre eau qui est excellente. C'est à cette condition que vous me reverrez. Après tout, je ne suis qu'un ancien soldat comme votre père, et le soldat n'a pas toujours des figues et de l'eau.

Depuis ce jour, l'empereur s'arrêtait quelques instants devant la cabane ; la jeune fille s'avancait devant la porte, lui offrait un bouquet et après avoir répondu aux deux ou trois phrases que l'empereur lui adressait, les promeneurs continuaient leur course tout en devisant sur l'excellent caractère de la jeune fille.

A quelque temps de là, Napoléon se ressentit des premières atteintes de cette maladie, à laquelle il devait succomber. La jeune fille ne voyant plus son bienfaiteur, venait tous les jours à Longwood s'informer de sa santé, et après avoir offert son bouquet s'en retournait bien triste : elle ne voyait plus l'empereur. Un jour, cependant, elle entendit le roulement d'une voiture ; elle traversa le chemin et se trouva en sa présence ; aussitôt qu'elle l'eut regardé, sa figure prit une grande expression de tristesse.

— Vous me trouvez bien changé, n'est-ce pas, mon enfant ?

— Oui, sire, c'est vrai ; mais maintenant vous allez vous rétablir.

— C'est bien, mon enfant, dit l'empereur, en secouant la tête d'un air d'incrédulité. Toutefois, aujourd'hui je veux vous faire une visite.

Il descendit en état de voiture ; et, appuyé sur le bras de la jeune fille et d'une personne de sa suite, il gagna la cabane.

Quand il fut assis :

— Donnez-moi un verre d'eau ; cela apaisera peut-être le feu qui me dévore. . . ici. . . dit-il en portant la main sur sa poitrine.

La jeune fille se hâta d'obéir.

Dès que l'empereur eut pris le verre d'eau, sa figure, de contractée qu'elle était, redevint tout à coup sereine.

— Oh ! merci ! merci ! cette eau a calmé tout à coup mes souffrances. . . Si j'en avais pris plus tôt. . . peut-être. . . ajouta-t-il en levant les yeux au ciel. . . mais maintenant il est trop tard. . .

— Eh bien ! reprit la jeune fille en affectant de donner de la gaieté à son visage, que je suis heureuse que cette eau vous paraisse bonne ; je vous en porterai tous les jours et elle vous guérira.

— Oh ! non ! non ! je ne m'abuse pas, chère enfant ; c'est ma dernière visite. . . il y a ici un *dolore sordo* qui me tue, et l'empereur désignait son côté ; mais puisque je ne vous verrai plus, je veux vous laisser un souvenir de mon intérêt. . . que puis-je faire pour vous ? . . .

Alors la jeune fille, en fondant en larmes tomba aux pieds de l'empereur et lui demanda sa bénédiction.

L'empereur la bénit avec cette affection que donne la foi, car Napoléon avait toujours eu les deux croyances qui font l'honnête homme : il mourut en chrétien, et vécut respectueux envers sa mère.

Depuis ce jour, Emely ne manqua pas de se rendre religieusement à Longwood ; elle portait de l'eau de la source et un bouquet ; elle s'en retournait toujours plus triste ; car chaque jour elle ras-

portait des nouvelles de plus en plus alarmantes de la santé de l'empereur.

Un matin que le soleil était plus brillant que d'habitude, et que plus gaie, elle gagnait cette résidence, elle arriva avec cette espérance d'enfant qui lui donnait une secrète confiance dans l'eau de la source. On lui avait dit la veille que l'empereur allait mieux, et son imagination reconnaissante avait tout de suite créé un miracle, c'était la guérison de l'empereur.

Elle arriva... mais hélas ! que la réalité était loin de ses rêves ! Elle trouva tout le monde consterné... Cette fois, craignant pour la vie de son bienfaiteur, et voulant au moins le revoir encore et lui dire un dernier adieu, elle demanda à être admise auprès de lui...

On lui répondit qu'il expirait, et que ce n'était pas possible ; elle pria, supplia, et ses larmes eurent tant de puissance, qu'elle fut introduite dans la chambre de l'empereur.

C'était le moment solennel où Napoléon, entouré de ses pieux serviteurs, après un long abatement, s'était relevé sur son séant dans son lit de douleur. Il avait demandé qu'on lui ouvrit la fenêtre tournée du côté de la France, et après avoir adressé des adieux touchants à sa chère patrie... le délire s'empara de sa tête ; ses membres se raidirent par les convulsions, ses yeux devinrent fixes ; on entendit encore ces mots sans suite... tête armée... ma garde... mon fils... France !... et il expira.

Les fleurs que la jeune fille venait offrir s'étaient échappées de ses mains ; elle-même était tombée inanimée sur la place.

Sa douleur fut profonde ; mais elle y survécut ; car elle aussi devait être une preuve de plus qu'une grande infortune supportée avec courage est une chose sainte, et que tôt ou tard elle a de glorieuses compensations.

La pupille de l'empereur avait attiré la curiosité des voyageurs : on ne parlait que de son bon cœur, de ses grandes qualités. Un négociant de la Compagnie des Indes étant allé la visiter, jugea qu'il ne paierait pas trop cher un pareil trésor au prix de toute sa fortune : il l'épousa... Emely Branstons est devenue une des femmes les plus riches et les plus considérées de l'Angleterre.

CH. LATOUR MÉZERAY.

LEGENDE DU TRAVAIL DES FEMMES

L'existence et le travail d'une femme des champs me remet en mémoire une courte légende que me raconta, jadis, un vieux bûcheron.

Je ne jurerais pas que son orthodoxie soit irréprochable ; en revanche, elle apprécie fort sensément la valeur morale du travail.

Trois femmes parlementaient à la porte du paradis avec le méticuleux saint Pierre.

—Moi, dit la première, j'ai été volage, puis, comme ma patronne Madeleine, j'ai mérité, j'ai jeûné dans le désert.

Pierre haussa les épaules, et tandis que celle-là s'avançait effrontément, il la regarde avec l'humeur du soldat qui n'approuve pas sa consigne. La deuxième montra des genoux meurtris, des paupières rougies par les veilles.

—Moi, dit elle, j'ai prié le Seigneur jour et nuit !

—Hélas ! répliqua l'apôtre, moi aussi j'avais prié avec le Divin Maître dans le Jardin des Oliviers, et cela ne m'a pas empêché de l'avoir renié trois fois avant que le coq n'eût chanté. Passez, ma fille.

—Et vous, qu'avez-vous fait sur cette terre, demanda saint Pierre à la troisième, qui était une vieille femme au dos voûté.

—J'ai travaillé, répondit simplement la bonne femme, et en même temps elle montra au portier céleste ses mains calleuses, ses doigts noueux, ses ongles usés jusqu'à leur racine.

—A la bonne heure, lui dit l'apôtre, entre hardiment, assieds-toi au premier rang des élus ; tu es certainement celle qui a le moins péché, le diable n'a jamais eu le temps de te parler à l'oreille.

LA MODE



TOILETTE DE CRÉPON BLEU DE ROI. (Devant et dos)

Corsage froncé et mis dans la jupe sous ceinture drapée, en surah même nuance. Corsage coupé par des entre-deux blancs, ornés de choix de surah bleu. Manches gigot. Jupe éventail, ornée dans le bas par des entre-deux inégaux, terminés par des choix.

Chapeau rond, en paille, orné par une touffe de plumes d'autruche noires, retenues par une boucle. Mesurage : 15 1/2 verges de crépon bleu, grande largeur.



TOILETTE DE LAINAGE SUÈDE. (Devant et dos)

Corsage à pointe, froncé sous ceinture de galon russe, blanc. Empiècement uni, garni de galon russe. Manches gigot, également coupées de galon

russe. Jupe cloche, garnie de rubans russes dans le bas et coupée, de distance en distance, par des panneaux pliés en mousseline de soie.

Chapeau canotier, en paille Suède, garni devant par deux ailes et par deux plumes couteau, posées derrière les ailes.

Mesurage : 13 verges de lainage Sarah, grande largeur.

CURIOSITÉS MÉDICALES

PRENEZ GARDE A LA POUSSIÈRE !

Soignez votre nez et prenez garde à la poussière ! On ne me reprochera pas de ne pas l'avoir dit et répété. J'ai bien raison. Oui, lavez votre nez comme vous nettoyez votre bouche ; les poussières viennent constamment pénétrer dans les cavités nasales et s'y attachent. Pour s'en faire une idée, il suffit d'examiner un rideau devant la jointure d'une fenêtre ; une bande noire y est nettement marquée ; c'est la poussière venue avec l'air du dehors qui vient se fixer sur le tissu et le noircir. La poussière n'est pas toujours inerte, il s'en faut, elle renferme de nombreux microbes et des matières virulentes.

Il y a longtemps aussi que Villemin et Koch ont considéré les expectorations séchées et flottantes dans l'air des phtisiques comme les agents par excellence de la dissémination et de l'infection tuberculeuses. C'est bien souvent par inhalation que l'infection s'effectue. Cornet a montré que l'air des locaux habités par des phtisiques peut charrier des poussières douées de virulence tuberculeuse.

M. Straus vient de seier le problème de plus près. Il ne s'agit plus seulement de constater que, dans les salles d'hôpital et dans les appartements occupés par les phtisiques, l'air peut servir de véhicule à des poussières chargées de bacilles de la tuberculose. Avec M. Straus, on explore une des portes d'entrée des bacilles, le nez, et l'on constate que ces bacilles pénètrent et séjournent avec la plénitude de leur virulence dans la cavité des fosses nasales chez des individus d'ailleurs absolument sains, mais vivant, pendant un temps plus ou moins long, dans l'entourage des phtisiques. Les bacilles sont dans le nez, c'est-à-dire dans l'antichambre qui les conduira sans doute aux voies profondes et aux poumons.

M. Straus a recherché le bacille à l'hôpital de la Charité et à l'hôpital Laënnec sur des infirmiers, des infirmières, sur quelques malades atteints d'affections étrangères à la tuberculose, sur un certain nombre d'élèves de son service. Il a recueilli les poussières nasales et les a inoculées à des cobayes. Un certain nombre de cobayes inoculés ont montré à l'autopsie le bacille de la tuberculose et les principaux désordres de la maladie. On a fait vingt-neuf expériences ; sur vingt-neuf individus indemmes de tout soupçon de tuberculose, neuf possédaient le bacille pleinement virulent. C'est une proportion inattendue et qui est bien significative : un tiers des sujets examinés hébergeait le bacille. Parmi ces cas, six se rapportent à des infirmiers vivant à l'hôpital, balayant les salles, secouant les objets de literie. Sur huit malades atteints de maladies chroniques, un fournit un résultat positif. Enfin, parmi les sept élèves du service, élèves qui ne passent généralement que quelques heures par jour à l'hôpital, deux (dont l'interne) avaient des bacilles virulents de la tuberculose dans leur cavité nasale. Le nez est donc bien la première étape du bacille à l'entrée des voies respiratoires.

Il n'y a pas de raison pour qu'il n'en soit pas de même pour les autres bacilles, heureusement assez rares, charriés dans l'air. Aussi ne saurait-on trop répéter encore et toujours : Soignez votre nez et défiez-vous de la poussière !

HENRI DE PARVILLE

A n'importe quelle adresse, sur réception de 15c nous enverrons une boîte de papeterie contenant : papier à lettres, enveloppes, crayon, plumes, tablettes de papier. Qu'on se hâte. G.-A & W. Damont, 1826, rue Sainte-Catherine.



M. LE DR F.-T.-C. LAMOUREUX

J'ai à vous présenter aujourd'hui, chers confrères, une figure bien connue parmi nous ; en effet, il suffit de jeter un coup d'œil sur la gravure ci-contre, pour reconnaître le Dr Lamooureux, de cette ville. Amateur sérieux et passionné, le docteur a contribué pour une large part à la propagande des échecs parmi la classe canadienne-française. Après bien des tentatives, notre digne et persévérant ami, M. O. Trempe, avait obtenu un tout petit coin dans l'*Opinion Publique*, journal littéraire en vogue il y a quelques années, et il crut ne rien faire de mieux que de s'assurer le concours du Dr Lamooureux pour la publication de sa colonne d'échecs. Cette tentative hardie et nouvelle de fonder une colonne d'échecs, fut couronnée de succès, et les amateurs avides de jouissances n'auront qu'à feuilleter les volumes de l'*Opinion Publique* pour y trouver de fines parties, de riches problèmes d'échecs, des maximes précieuses et variées, d'aimables anecdotes, et y reconnaître le dévouement de nos deux amis, MM.

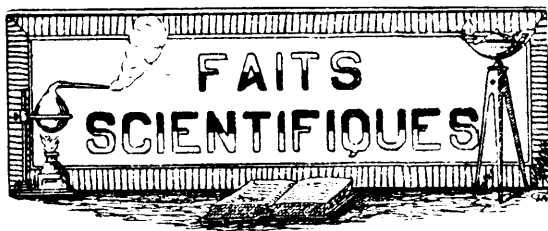


M. LE DR LAMOUREUX

Trempe et Lamooureux ; malheureusement, la colonne d'échecs dut succomber, le même jour que le journal qui lui avait donné l'hospitalité. Alors, pour satisfaire aux exigences de sa clientèle, le Dr Lamooureux dut négliger la cause des échecs ; ce qui ne l'empêcha pas, dans les rares loisirs de sa pratique, de se mesurer sur l'échiquier avec un adversaire qui voulait l'attaquer.

Sans être un joueur hors ligne, le Dr Lamooureux avait beaucoup d'imagination et de ressources ; d'un tempérament nerveux, ennemi de la lenteur, il n'attendait jamais son adversaire, et se lançait tête baissée dans la lutte, il surprenait son adversaire par son audace et son attaque précipitée. Une telle tactique est souvent couronnée de succès ; mais un joueur patient et prudent, finit par avoir raison de cette fougue immodérée, surtout s'il a l'avantage de connaissances pratiques puisées dans les traités d'échecs. Plus d'une fois, le bouillant docteur a essayé une défaite, alors que le gain lui était assuré, s'il avait pris le temps de marier son attaque ingénieuse au fond, mais trop précipitée. Affable, généreux, même dans le plus fort de la lutte, le Dr Lamooureux a su s'acquiescer l'estime et l'amitié de tous ceux qui l'ont connu.

UN CAVALIER.



GÉNIE CIVIL

On étudie, à Philadelphie, l'emploi du foin pour le pavage des rues ; si extraordinaire que la chose puisse paraître, elle n'en est pas moins vraie. Le foin sec, soumis à une pression considérable, est transformé en blocs ; ceux-ci, dans leurs moules, sont plongés dans une huile siccative. Quand ils sont secs, les blocs démontés conservent leur forme et ont acquis une dureté qui leur assure une durée suffisante.

BOTANIQUE

Sur terre que d'arbres et de plantes pour quelques êtres vivants qui s'en nourrissent !

S'est-on jamais demandé comment faisaient les poissons pour vivre, eux qui sont si nombreux, comparés aux rares plantes marines qui croissent sur les côtes de l'océan et dans la mer des Sargasses ? Nul ne nierait, en effet, qu'il n'y ait dans le monde plus de morues que de sujets britanniques, bien plus de harengs que de Français et pour le moins autant de maquereaux que de chinois. D'où tous ces êtres aquatiques tirent-ils leur nourriture ? On répondra avec raison qu'il en est dans l'eau comme sur terre et que les gros mangent les petits. C'est vrai ; mais où ces derniers trouvent-ils des aliments ? Tel qui mange tous les jours des sardines ou des anchois, du homard ou des huîtres, s'est peu préoccupé de ce problème ; mais il y a des savants qui, à force d'en chercher la solution, en ont perdu le sommeil. Ils ont trouvé enfin qu'il flotte sur la surface des flots une quantité innombrable de plantes à peu près microscopiques qui, dans les régions tropicales, brillent la nuit comme le phosphore et qui, dans les mers polaires décolorent la glace elle-même, quand elle est battue par les vagues. Ce sont de ces plantes, dont la masse reflète la lumière rouge des rayons solaires, qui ont fait donner le nom de Mer Rouge au bras de mer qui sépare l'Afrique de l'Arabie. Cette végétation fournit la nourriture à des milliards d'êtres vivants également tenus qui, à leur tour, deviennent la proie de poissons visibles à l'œil nu. Ces derniers servent à nourrir de plus gros poissons et, d'une espèce à l'autre, on arrive soit à la baleine, soit à l'homme, qui dévore tout, à moins qu'il ne serve lui-même de pâture aux requins.

ORNITHOLOGIE

Dans les taillis épais des forêts de l'Inde se cache un oiseau étrange et magnifique dont le Jardin Zoologique du bois de Boulogne vient de recevoir de curieux spécimens. C'est le Tragopan. Ce faisceau superbe qu'on trouve également en Chine, est moins remarquable encore par sa beauté éclatante que par une particularité de sa constitution nerveuse et sentimentale. La vue de sa compagne fait plus que l'émuvoir et le transporter, elle le métamorphose. Ce n'est pas assez pour le tragopan de l'élégance de son allure et de la splendeur de son plumage. Dans son désir de plaire et sa joie d'être aimé, il puise un attrait tout nouveau, trouve des charmes spontanés et merveilleux qui tiennent du prodige ou du rêve.

Vif, alerte, ardent et ému, il tourne autour de sa compagne d'un pas febrile et rapide, exécutant une sorte de fantaisie amoureuse.

Tout à coup, il s'arrête, s'immobilise et se raidit, le cou replié, les plumes frémissantes, les yeux fermés, se dressant sur ses ergots, inclinant sa tête, appuyant son bec entr'ouvert sur sa gorge palpitante.

O prodige ! Soudain, les plumes de la tête s'a-

gitent, s'écartent et vous voyez surgir au-dessus du front deux petites cornes d'un pouce, d'un bleu magnifique. Au même instant quelque chose de pareil à une langue humaine semble sortir du bec et l'on dirait un morceau de soie bleu.

Ces cornes étranges sont deux caroncules que le tragopan a le privilège de gonfler. Cette langue fantastique est une membrane qu'il a "sous le bec" et qui se dilate dans un accès d'amour. Le tragopan est en extase. Il contemple sa femelle éblouie de ce grand étalage de tendresse et de beauté, charmée par cette exhibition féérique d'avantages imprévus et singuliers.—Ce n'est plus un amoureux, c'est un phénomène.

Puis, les cornes se retirent, la langue disparaît, les yeux s'ouvrent, les ailes s'agitent et la vision s'évanouit.

Le tragopan est peut-être la créature la plus aimante et la plus aimée qu'il y ait dans la nature. Sa tendresse inépuisable ne connaît ni défaillance ni caprice. Son amour est sans bornes comme sans nuages. Pour lui la monotonie est un délice et la fidélité une joie, il se retrempe dans son amour et ne sait varier ses plaisirs qu'en répétant ses caresses.

Les Chinois ont surnommé le tragopan "l'oiseau qui vomit la soie," à cause de cette langue qui semble sortir de son bec comme un morceau de satin bleu.—Pareil à cette princesse qui ne pouvait parler sans voir des perles et des diamants ruisseler de sa bouche, le tragopan ne peut aimer sans "vomir la soie."

PRIMES DU MOIS D'AOUT

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ, pour les numéros du mois d'AOUT, qui a eu lieu samedi, le 1er sept courant, a donné le résultat suivant :

1er prix	No.	19,028....	\$50.00
2e prix	No.	366....	25.00
3e prix	No.	29,885....	15.00
4e prix	No.	37,704....	10.00
5e prix	No.	8,377....	5.00
6e prix	No.	29,511....	4.00
7e prix	No.	26....	3.00
8e prix	No.	8 837....	2.00

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

295	3,902	12,863	20,166	25,075	33,743
451	4,143	12,910	20,958	25,104	33,968
688	4,704	13,270	20,966	25,840	33,971
692	4,910	14,723	20,998	26,289	34,518
900	5,920	15,210	21,186	26,632	34,546
917	6,193	16,807	22,517	27,220	34,865
1 279	7,262	17,523	22,575	27,402	35,213
1,532	7,845	17,742	22,748	28,345	36,154
1,562	8,667	17,765	22,789	29,211	36,390
1,700	8,842	18,044	22,817	29,501	36,713
2,022	9,566	18,161	23,838	30,044	37,324
2 292	9,606	18,540	24,351	30,180	38,260
2 592	10,044	19,694	25,024	31,540	38,369
2,735	10,985	20,034	25,040	32,344	39,022
2,879	11,324				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des exemplaires du MONDE ILLUSTRÉ, datés du mois D'AOUT sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre rouge, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal au plus tôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le montant de leurs primes chez M. E. Béland, No 276, rue Saint Jean, Québec.

Les ennus d'une coquette :

Une irrésistible s'attiffe et se poudrifier devant son miroir :

—Seigneur ! quel mal il nous faut nous donner pour qu'un jeune homme nous plaise !...

CHOSSES ET AUTRES

—Le menu de la reine Victoria est toujours écrit en français.

—Nos pénitenciers nous coûtent environ \$350,000 par année.

—La chair du cheval est très appréciée en Autriche, puisque les habitants de Vienne ont mangé, l'an dernier, 18,207 chevaux.

—L'Angleterre et ses colonies possèdent 27,906 vaisseaux en tous genres ; la France, 13,288 ; l'Italie, 6,820 ; la Russie, 4,406 ; l'Allemagne, 2,635.

—Un conseil municipal fin de siècle, c'est celui de Baden, près Vienne (Autriche). Il a voté 60,000 francs pour l'établissement de bains sulfureux pour les chevaux rhumatisants.

—La crabe des Antilles naît en mer, va grandir en eau douce et passe le reste de sa vie sur terre. C'est le seul animal qui vive ainsi. On pourrait ajouter que le crabe trouve le plus souvent sa tombe dans l'estomac d'un gourmet.

—L'Australie est le pays qui produit le plus d'or du monde entier. Le rendement comparé serait le suivant : Australie 32 millions de dollars par année, l'Afrique du Sud 27, la Russie 26, et les États-Unis 25.

—La dernière construction navale française est un torpilleur en aluminium, filant 36 milles à l'heure, c'est-à-dire à la vitesse d'un train de marchandises. La vitesse maximum atteinte jusqu'ici par les navires anglais est de 29 1/2 milles.

—Au commencement du siècle, les journaux étaient rares. Lorsque Benjamin Franklin voulut fonder un journal aux États-Unis, sa mère s'efforça de l'en dissuader, en lui représentant qu'il y avait déjà deux journaux en Amérique.

—Pour calculer dans combien de coups deux nombres d'un jeu de dés sortiront ensemble, il n'y a qu'à multiplier les nombres totaux ensemble, 6 x 6 par exemple, ce qui vous donne 36. Ainsi, prenons le 4 et le 5 de deux dés, ces deux nombres ont la chance de sortir ensemble 1 fois sur 36.

—Selon les relevés du dernier recensement, on compte 10,480 églises dans tout le Canada. De ce nombre 32 p. c. appartiennent aux Méthodistes, 17 p. c. aux Presbytériens, 17 p. c. aux Catholiques, 16 p. c. à l'église d'Angleterre, 12 p. c. aux Baptistes et 8 p. c. aux autres dénominations.

—Conseil donné à un épicier : Ayez des sacs de différents genres, selon la marchandise. Par exemple, du gros papier brun pour le sucre brun ; du papier également fort, mais d'une teinte claire pour les sucres légers ; de petits sacs bleus pour le café ; des sacs de feuilles d'étain pour le thé, etc.

—McFadden's Elopement, une comédie farce, toute neuve et qui n'a jamais été jouée, est représentée au Royal, cette semaine.

La pièce de la plume de Frank Damon et MM. Davis et Keogh, qui ont huit autres compagnies parcourant les États-Unis, ont organisé celle

qui nous donne *McFadden's Elopement*.

L'excellent comédien John Kernell y tient le premier rôle.

MARIAGE

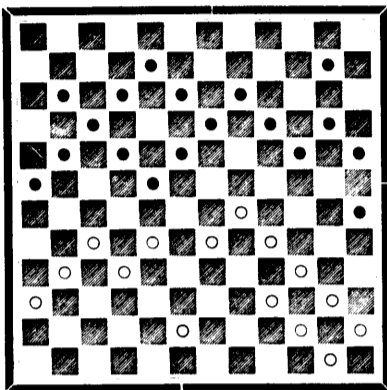
BÉRIAUT-DESCARRIES — Le 28 courant, à Saints-Anges de Lachine, M. Gustave Bériault, agent du C.P.R., à Dorval, conduisait à l'autel Mlle Albina Descarries. La bénédiction nuptiale a été donnée par le Révd M Mandeville. L'heureux couple est parti pour un voyage. Nos meilleurs souhaits les accompagnent.

LE JEU DE DAMES

PROBLEME No 151

Composé par C. E. Saint-Maurice (âgé de douze ans), Montréal

Noirs. — 18 pièces



Blancs. — 15 pièces

Les Blancs jouent et gagnent

Solution du problème de Dames No 149

Blancs	Noirs	Blancs	Noirs
44	38	33	68
57	46	68	71
66	60	71	54
45	39	34	45
41	36	54	30
58	51	30	32
57	1 gagnent.		

Solutions justes par M. J.-H. Desaulniers, Ni. olet.

HOTEL DU NORD

LABELLE

(CHUTE AUX IROQUOIS, P. Q.)

Cet hôtel vient d'être agrandi et remis à neuf. Pension de première classe. Vins, liqueurs, cigares de choix. Prix modérés
NAP. NANTEL, Propriétaire.



Mrs. May Johnson.

Les Pilules d'AYER

"Je voudrais pouvoir ajouter mon témoignage à celui de tant d'autres qui ont fait usage des Pilules d'Ayer, et dire que j'en prends depuis plusieurs années et que j'en ai toujours obtenu les meilleurs résultats.

Pour l'Estomac

et pour les maladies du foie ainsi que pour la guérison des migraines causées par ces dérèglements, les Pilules d'Ayer sont sans égal. Quand mes amis me demandent quel est le meilleur remède pour les désordres de l'estomac,

du Foie et des Intestins

je leur réponds invariablement : les Pilules d'Ayer. Prises à temps elles arrêtent un rhume, empêchent la grippe, couperont la fièvre et régleront les organes digestifs. Elles sont faciles à prendre et

Sont les Meilleures

médecines de famille que j'aie jamais connues." — Mrs. MAY JOHNSON, 368 Rider Ave., New York City.

LES PILULES d'AYER

Les plus hautes Récompenses à l'Exposition Colombienne.

La Salsepareille d'Ayer pour le Sang.

J. EMILE VANIER

(Ancien élève de l'École Polytechnique)

INGENIEUR CIVIL, ARPENTEUR

187, rue St-Jacques, Royal Building

Montréal

DRS MATHIEU & BERNIER

Chirurgiens-dentistes, coin des rues du Champ-de-Mars et Bonsecours, Montréal. Extraction de dents par le gaz ou l'électricité. Dentiers faits avec ou sans palais. Restauration des dents d'après les procédés les plus modernes.

LA REVUE HEBDOMADAIRE

La plus intéressante des revues parisiennes

ABONNEMENT, \$6.40 PAR AN—6 MOIS, \$3.30

La Revue Hebdomadaire publie la première, après l'apparition en volume, les romans des principaux écrivains de ce temps notamment : Paul Bourget, François Coppée, O. Daudet, etc.

Abonnement d'essai, un mois \$0.50. S'adresser à la LIBRAIRIE DERMIGNY, 126 W. 25th street, New-York où à la succursale, 1608, Notre-Dame. G. Hu rel, gérant.

LE COSMOS.—La plus ancienne revue catholique des sciences et de leurs applications — hebdomadaire. — 32 pages, belles illustrations, \$6.40 par an, 9, rue François Ier, Paris, France.

LES NOUVEAUX ABONNES

De quatre, six et douze mois

Recevront gratuitement le feuillet en cours de publication "Le Secret d'une Tombe."

60 JOURS

Excursions pour les Colons

A toutes les gares de la ligne du



DE BILLETS SERONT VENDUS

13 Juin—Bons pour revenir jusqu'au 11 Août
19 Juin— " " " " 18 Août
26 Juin— " " " " 25 Août
17 Juil.— " " " " 15 Sept.

Pour les places suivantes aux prix fixés.

Deloraine.....	\$28.00
Roston.....	
Estavan.....	
Binscarth.....	
Moosomin.....	\$30.00
Regina.....	
Moosjau.....	
Yorkton.....	\$35.00
Prince Albert.....	
Calgary.....	\$40.00
Red Deer.....	
Edmonton.....	

EXPOSITION D'AGRICULTURE ET D'INDUSTRIE DE WINNIPEG, aura lieu du 23 au 28 juillet inclusivement, et le 17 juillet a été choisi comme jour d'excursion pour permettre au passager de voir cette exposition.



LIBRAIRIE FRANÇAISE

L. DERMIGNY

26 w. 25th STREET, NEW-YORK

SUCCURSALE A MONTREAL

1608, NOTRE-DAME

Solel Agent et Dépositaire du "Petit Journal," de Paris, de son supplément coloré, et du "Journal Illustré," pour le Canada et les États-Unis.

Dépôt des principaux journaux de Paris, notamment : Petit Parisien, Soleil du Dimanche, l'Echo de la Semaine, l'Univers Illustré, Le Figaro, etc., etc. ; journaux de modes et scientifiques.

Abonnements à toutes revues ou publications. Ordres pour livres promptement exécutés

RENE RAVAU

ARTISTE-PEINTRE

4, Rue St-Laurent

Résidence privée :

156a, Ste-Elizabeth

extraits en tous genres.—Peinture à l'huile, Aquarelle, Peinture sur soie, satin, etc.—Spécialité : Adresses enluminées.

ROY & L. Z. GAUTHIER

Architectes et évaluateurs

162—RUE SAINT-JACQUES—162

(Bleek Barren)

ROY

L. Z. GAUTHIER

Téléphone no 2112.



LE SECRET D'UNE TOMBE

DEUXIÈME PARTIE

LA MARCHANDE A LA TOILETTE

La marchande à la toilette pouvait croire enfin qu'elle touchait au but. Restait à se mettre en communication avec les époux Blondel. La chose était délicate et demandait beaucoup de prudence et de tact : car si la négociation était mal engagée, elle pouvait aboutir à un échec, et alors tout espoir de rentrer en possession des précieux papiers s'évanouissait.

Elle réfléchit longuement à la marche qu'elle devait suivre et imagina plusieurs combinaisons assez compliquées qu'elle abandonna les unes après les autres, chacune présentant des inconvénients.

Elle finit par s'arrêter au moyen le plus simple et décida qu'elle irait trouver l'ancien tailleur et ferait appel à ses bons sentiments. Ce qu'elle avait appris du caractère de M. Blondel lui donnait confiance.

Elle prit un coupé de remise, qui offrait l'illusion d'une voiture de maître, et se fit conduire avenue Sainte-Marie.

A travers la grille, elle vit l'ancien tailleur occupé à soigner les fleurs de son jardin.

La tête couverte d'un vieux chapeau de paille, vêtu d'une jaquette de coutil, le cou nu, le gilet déboutonné, il avait une de ces figures bon enfant dont la bienveillance est le trait distinctif.

Sa femme, non loin de lui, à l'ombre d'un platane, travaillait à un ouvrage de couture et semblait être la digne compagne de ce brave homme. Ils étaient bien de ces bons bourgeois qui, après avoir amassé péniblement une petite fortune, savourent avec délices le bonheur tranquille de la villégiature.

La marchande à la toilette, excellente physionomiste, fut tout de suite fixée ; elle entra avec confiance et, s'adressant aux deux époux, elle leur demanda la faveur d'un moment d'entretien.

Ils furent un peu confus de recevoir dans une tenue négligée une grande dame. Car Léonie avait eu soin de se vêtir d'une toilette riche et de bon goût et de se parer de bijoux de prix.

De plus, nous savons quelle avait l'habitude du monde et pouvait très bien se donner pour une marquise.

Elle s'exprima avec une grande simplicité, se montra très bienveillante et ne voulut pas permettre à M. Blondel d'aller changer de vêtement. Par l'affabilité de ses manières, elle mit à l'aise les deux époux.

Elle s'extasia sur la beauté des glaïeuls, des œillets, des roses, des bégonias. C'était toucher M. Blondel à l'endroit sensible,

Lui et sa femme étaient sous le charme de la parole de cette visiteuse qui, évidemment, occupait dans le monde un rang élevé.

Dès que Mme Prudence fut avec eux dans le salon, elle aborda le sujet qui l'amena.

— J'appartiens, dit-elle, à une branche cadette de la vieille et noble famille de Renaucourt dont vous avez sans doute entendu parler.

Ce nom leur était totalement inconnu ; cependant, comme ils avaient le respect de la hiérarchie et des noms sonores, ils s'inclinèrent en signe d'assentiment.

Léonie continua :

— Ma mère avait reçu en héritage un petit meuble auquel elle tenait beaucoup, parce que depuis longtemps il était dans la famille. C'était un secrétaire en palissandre avec incrustation de nacre et de houx, qui n'avait de valeur que par les souvenirs qui s'y rattachaient.

Ce bahut démodé déplaisait à mon père ; il trouvait que ce vieux meuble déparait son riche mobilier. Toutefois, pour ma mère, il le conserva tant qu'elle vécut ; mais après sa mort il s'en débarrassa.

J'étais absente, alors ; quand je revins, je déplorai amèrement cette vente, que je considérais comme une profanation.

J'avais toujours eu sous les yeux, dans mon enfance, ce meuble vénéré ; je lui avais voué le même culte que ma mère. Il me semblait que, dans sa demeure deroière, elle ne se consolait pas de savoir cette pieuse relique passée en des mains étrangères. Si elle eût vécu, elle aurait fait l'impossible pour retrouver ce vieux meuble ; ce fut la tâche que je m'imposai.

Malheureusement, le meuble avait plusieurs fois changé de mains ; des années s'écoulèrent sans que mes recherches aient un résultat. Enfin tout dernièrement, par un hasard providentiel, j'ai appris que ce cher meuble était en votre possession.

— En effet, dit Mme Blondel, nous avons acheté un secrétaire qui répond bien à la description que vous venez de faire.

Léonie tressaillit de joie. Elle allait donc l'avoir, enfin, ce meuble qu'elle convoitait si ardemment. Elle était sûre d'avance que ces braves gens étaient disposés à s'en dessaisir en sa faveur.

— Ah ! madame, que vous me rendez heureuse ! dit elle.

Mais aussitôt, elle reçut comme une douche d'eau glacée, quand Mme Blondel ajouta :

— Nous vous l'abandonnerions avec plaisir, au prix qu'il nous a coûté, si nous l'avions encore.

— Vous l'avez vendu ? s'exclama Léonie.

— Non, répondit le mari on nous l'a volé !

Vous avez sans doute entendu parler du procès récent d'une bande de

cambricoleurs, qui pillaient les maisons de campagne des environs de Paris ?

— Oui, je crois me rappeler... fit Léonie consternée.

— Nous étions allés passer trois semaines chez notre fille, qui est mariée et demeure dans un village de la Côte-d'Or, sans penser que c'était une grande imprudence d'abandonner notre maison et de ne pas charger quelqu'un de la garder.

Quand nous sommes revenus les portes avaient été fracturées ; les malfaiteurs nous avaient démenagés. Un pillage complet. Il nous a fallu acheter un autre mobilier.

— N'avez-vous donc pas cherché à savoir ce qu'étaient devenus vos meubles-volés ?

— C'est la police qui a cherché, mais elle n'a pas trouvé. Voyez-vous, madame, les voleurs ne dénoncent pas leurs recéleurs et ceux-ci ne sont pas faciles à découvrir. Vilaine engeance que les recéleurs ; s'il n'y avait pas à Paris beaucoup de ces coquins, il n'y aurait pas un aussi grand nombre de voleurs.

La marchande à la toilette était navrée et tout à fait découragée.

Elle quitta l'ancien tailleur et sa femme voyant bien qu'ils n'avaient rien de plus à lui apprendre.

Ainsi, au moment où, après avoir déployé dans ses investigations une activité infatigable, elle croyait toucher le but, tout lui échappait, tout s'en-volait en fumée.

N'était ce pas décevant ?

Le fil conducteur qui l'avait guidée était rompu ; parviendrait-elle jamais à le renouer ?

Elle s'avouait qu'il faudrait qu'elle fût folle pour l'espérer.

X.—LA FILLE DE MARGUERITE

Marguerite Lormont, la femme d'Edouard Forestier, était morte sans avoir pu savoir ce qu'était devenue sa fille, ignorant si elle existait encore.

Mais la fille de Marguerite n'était pas morte.

Comme l'avait dit, après le rapt de l'enfant, le maire de Salvignac, Forestier, furieux de ne pas avoir trouvé les vingt mille francs remis à sa femme par l'Espagnol et qu'il voulait s'approprier, Forestier, disons nous, par un raffinement de méchanceté et de cruauté, avait pris la petite Louise dans son berceau l'avait emportée,

Qu'allait-il faire de sa fille, le misérable ?

Certes, ce n'était pas pour s'imposer le devoir de l'élever et de veiller sur elle qu'il l'avait volée à sa mère.

Dans la partie orientale du département de Tarn-et-Garonne s'élève sur un contrefort des Cévennes, le village de La Palud.

Les maisons, qui toutes n'ont qu'un rez de chaussée avec grenier au-dessus, sont échelonnées à mi-côte sur le versant sud et abritées par les hauteurs contre les vents du nord.

Au dessous s'étend une plaine assez fertile, qu'arrose un des nombreux ruisseaux tributaires du Tarn. Là, le blé, le maïs, la vigne donnent d'abondantes récoltes. De nombreux arbres fruitiers y égayent les regards, au printemps, de leur riche floraison.

Autant la plaine présente un riant aspect, autant les hauts plateaux sont tristes. Là commence l'aride région des Causses qui forment une sorte d'éventail dont les diverses branches descendent jusqu'à la Garonne.

Il y a peu de contrées en France aussi déshéritées ; la mince couche de terre qui recouvre le roc est balayée, pendant l'hiver, par un vent âpre et froid, brûlée durant l'été par un soleil torride.

La végétation y est pauvre ; les arbres, clairsemés traînent presque au ras du sol leurs branches rabougries ; il n'y pousse qu'une herbe grêle que viennent brouter les moutons.

Le chemin de fer le plus voisin passe à une assez grande distance ; aussi le commerce et l'industrie sont presque nuls à La Palud. La population, cependant, est très travailleuse et n'est pas malheureuse. On chercherait vainement dans cette commune une famille riche ; en revanche, aucune n'est dans la misère.

Une des maisons, située à l'une des extrémités du village, était habitée par Célestin Reboul, vannier de son état, et sa femme Jacqueline.

Ils vivaient du métier du mari, du produit d'une vigne et de quelques brebis. Très sobres d'habitude, très rangés, ils parvenaient à nouer, comme on dit, les deux bouts à la fin de l'année.

Une nuit, vers deux heures du matin, Reboul et sa femme dormaient lorsqu'ils furent réveillés par de sourds grogements de leur chien Pataud.

— Paix, Pataud, paix ! cria le vannier.

Le chien, accoutumé cependant à l'obéissance, ne tint pas compte de l'avertissement de son maître, et bientôt, aux grogements succédèrent des aboiements furieux.

— Il y a quelque chose, dit Reboul à sa femme ; qu'est-ce que cela peut être ?

Il se leva, alla à la fenêtre et crut apercevoir la silhouette d'un homme qui s'éloignait rapidement en se glissant le long des maisons ; mais l'obscurité était profonde, le vannier se demanda s'il ne s'était pas trompé et se recoucha.

Le jour étant venu, un voisin qui se rendait à son champ appela le vannier :

— Hé, Reboul, viens voir !

Le vannier, qui venait de se lever, acheva vite de s'habiller et sortit de sa maison.

— Que me veux-tu ? demanda-t-il au voisin.

— Écoute, et tu vas comprendre.

— Hein, qu'est-ce que cela ? fit Reboul.

— Parbleu ! tu l'entends comme moi ; ce sont les cris d'un enfant, d'un tout jeune enfant qui pleure, et qui est là, dans ton étable à moutons.

— Voilà quelque chose de bien extraordinaire. Mais je n'entends plus rien.

L'enfant, en effet, s'était tu, fatigué sans doute de pleurer, ou rassuré en voyant poindre le jour.

— Il faut voir, dit Reboul.

Et lui et le voisin pénétrèrent dans l'étable où étaient encore couchés une quinzaine de brebis avec leurs agneaux.

Tout près de la porte, qui n'était jamais autrement fermée qu'au moyen d'un crochet, les deux hommes virent remuer et se débattre, au milieu d'un petit amoncellement de paille et de foin, la petite créature humaine qui criait si fort tout à l'heure.

— Eh bien, Reboul qu'est-ce que tu dis de ça demanda le voisin.

— Que veux-tu que je dise ? j'en suis comme une bête !

L'enfant tendait ses petits bras et disait, ayant encore le cœur gros :

— Maman, maman, maman !

— Cré nom de nom ! fit le vannier, en voilà-t-il une aventure.

Il prit dans ses bras l'enfant qui, tout en poussant de gros soupirs, se mit à sourire.

— Mais il est tout à fait gentil, ce bébé dit le voisin ; toi qui n'as pas d'enfant, Reboul, et ta femme qui en désire un, voilà votre affaire.

Le vannier grémela quelques paroles inintelligibles, puis appela Jacqueline, qui accourut aussitôt.

— Tiens, lui dit Reboul, en lui mettant l'enfant dans les bras, voilà ce que le voisin et moi venons de trouver là, dans l'étable.

Jacqueline poussa des ah ! et des oh ! de surprise.

Et comme l'enfant lui avait jeté ses petits bras autour du cou, elle l'embrassa en s'écriant :

— C'est une petite fille !

— Un joli petit agneau que vous ne trouvez pas habituellement, le matin, dans votre bergerie, madame Reboul, dit le voisin en riant.

Jacqueline sourit.

— Voilà donc, dit elle, pourquoi Pataud a aboyé si fort dans la nuit.

— Oh ! répondit le mari, ce n'est pas l'enfant qui a mis le chien en colère, mais l'homme qui s'est introduit dans l'étable pour y déposer cette pauvre petite qu'il voulait abandonner. Tu vois, Jacqueline, je ne m'étais pas trompé, c'est bien un homme que j'ai vu se sauver.

La femme regardait la petite fille et essayait sa gentille figure, mouillée encore de larmes. Elle remarquait que les vêtements de l'enfant étaient très propres, confectionnés avec soin, mais pas luxueux.

— Elle a chaud comme une petite caille, dit elle.

— Elle ne pouvait pas attraper froid en compagnie des brebis, fit observer le voisin.

— Quel âge peut-elle avoir ? demanda Reboul.

— Oh ! à peine deux ans, répondit la femme.

C'était l'heure où les paysans se rendaient à leur ouvrage. Plusieurs s'arrêtèrent en passant et un groupe se forma devant l'étable.

Chacun exprimait sa pitié pour la pauvre petite abandonnée et faisait ses réflexions.

Il fallait que des pères et des mères fussent bien dénaturés, bien criminels pour abandonner ainsi leur enfant !

C'étaient des misérables !

Jacqueline pensa avec raison que la petite pouvait avoir faim et qu'elle devait lui donner de la nourriture, tout de suite une tasse d'un bon lait de chèvre, qui était sur le feu.

Laissant voisins et voisines se livrer à leurs commentaires, elle rentra dans la maison et donna à l'enfant du lait tiède, qu'elle but avidement. Ensuite Jacqueline, après l'avoir beaucoup embrassée, la coucha dans son propre lit, où elle ne tarda pas à s'endormir.

Pendant assez longtemps, debout au pied du lit, Jacqueline s'oublia à contempler la fillette.

Pour la première fois, un sentiment inconnu s'éveillait dans le cœur de la femme du vannier et pour la première fois aussi elle subissait le charme du sommeil d'un enfant.

Vers midi, le maire, qui avait été prévenu, se présenta au domicile des époux Reboul et se fit raconter ce qu'ils savaient. Malheureusement, c'était peu de chose, pour ne pas dire rien.

— Oh ! fit Jacqueline, la pauvre petite est bien abandonnée, allez, monsieur, le maire, pour qu'on ne puisse pas savoir qui sont ses mauvais parents, la marque de son linge a été coupée, enlevée à l'aide d'une lame de canif ou celle d'un couteau. Vous pouvez voir, monsieur le maire, tenez, regardez.

Et elle montrait sur la petite chemise, le petit pantalon, la petite brassière, le trou fait par une lame tranchante.

Cet homme que le vannier avait vu s'enfuir, était évidemment l'individu qui avait déposé la petite fille dans l'étable.

Mais cet homme était-il le père ?

Les époux Reboul et le maire de La Palud ne pouvaient pas deviner que, l'avant-veille, un misérable appelé Forestier avait enlevé la petite fille à sa mère avec l'intention de s'en débarrasser le plus vite possible pour qu'elle ne le gênât point dans son existence d'aventurier.

— Sans aucun doute, Reboul, dit le maire, l'homme que vous avez vu s'enfuir s'est empressé de gagner la gare la plus proche et, maintenant, il est déjà loin. Je crois bien inutile de chercher à savoir qui il est. Mais il y a cette petite dont je dois m'occuper, en attendant que quelque chose vienne nous mettre sur la trace de celui qui l'a abandonnée ou nous fasse découvrir sa famille ; je vais l'envoyer à l'hospice des Enfants assistés.

— Oh ! non, monsieur le maire, s'écria vivement Jacqueline, je la garde... Nous l'éleverons, le pauvre amour, nous en aurons bien soin, c'est déjà convenu avec mon mari ; n'est-ce pas, Reboul ?

— Oui, si rien ne s'y oppose, répondit le vannier.

— Oh ! si telles sont vos intentions à tous deux, cette petite vous sera laissée. Il y a pour cela certaines formalités à remplir. D'ici à quinze jours tout sera fait.

Jacqueline manifesta sa joie en couvrant de baisers les joues de l'enfant, qui la remercia et la récompensa en répétant plusieurs fois :

— Ah ! maman ! Ah ! maman !

— Il va sans dire, reprit le maire, que si l'enfant était un jour réclamée par sa famille, vous devriez la rendre.

— Ça, ce serait tout naturel, répondit Reboul.

— Le bon Dieu me l'a envoyée, il ne me la reprendra pas ! s'écria la femme.

Le maire était très ému.

— Vous êtes de braves gens, dit il, c'est bien, ce que vous faites ! Mais vous n'êtes pas riches, songez que l'enfant vous occasionnera des dépenses.

— C'est déjà ce que m'a dit mon mari, monsieur le maire, répondit Jacqueline ; mais, comme à lui, je vous répondrai : — Quand il y a pour deux, il y a pour trois !

L'abandon de l'enfant donna lieu à une enquête qui n'eut aucun résultat.

Jacqueline attendit avec anxiété la réponse qui devait venir de la préfecture et lui être communiquée par le maire. Enfin elle arriva cette réponse.

Les époux Reboul étaient autorisés à garder l'enfant, elle leur était confiée. Il y avait bien cette restriction que si les soins donnés à la petite fille laissaient à désirer, on la leur reprendrait. Mais cela n'inquiétait pas Jacqueline, elle savait bien qu'on n'aurait jamais aucun reproche à lui adresser.

Déjà elle s'était fortement attachée à la petite ; elle en avait fait sa fille, son cœur préparé aux tendresses maternelles l'avait adoptée.

Jacqueline, qui était arrivée à l'âge de quarante-cinq ans, avait toujours regretté de ne pas avoir d'enfant. Maintenant, il lui semblait qu'elle n'avait plus rien à envier aux mères qu'elle voyait si heureuses de tenir leur enfant dans leurs bras.

Enfin elle aussi avait un enfant ; elle en était toute fière, et il ne lui venait même pas à l'idée qu'on pourrait venir un jour lui réclamer sa petite Georgette.

Celle-ci grandit sous les yeux de ses parents adoptifs. Le vannier lui avait fait une couchette d'osier où elle se reposait après avoir pris ses joyeux ébats dans la maison ou sur la place, devant la porte. Le soir, au retour du berger, elle courait au-devant des moutons, qui la connaissaient et la suivaient pour rentrer à la bergerie.

Toujours en mouvement, d'une santé robuste, elle avait cette gaieté expansive qui est, chez les enfants, le symptôme le plus rassurant pour l'avenir.

Elle avait un ami fidèle, le bon chien Pataud, qui se prêtait bénévolement à toutes ses fantaisies, à tous ses caprices, et qui venait se coucher à côté d'elle quand la fatigue la forçait à se reposer.

Avec cette enfant, disait souvent Jacqueline, nous avons reçu la bénédiction du ciel ; elle a apporté chez nous une gaieté que nous n'avions jamais connue.

Le vannier et sa femme aimaient Georgette d'une tendresse plus sincère et plus vive qu'intelligente ; ils ne songeaient pas qu'ils ne devaient pas se borner à lui donner la nourriture du corps et qu'ils ne pourraient laisser éternellement son esprit inculte.

Un jour le médecin du pays, le docteur Fauvel, entra chez le vannier et dit à Reboul et à sa femme :

— Georgette a plus de sept ans, est-ce que vous n'allez pas l'envoyer à l'école ?

— A l'école, à quoi bon ? répondit Reboul, je n'y suis jamais allé.

— Comme moi, appuya Jacqueline.

Le docteur leur représenta que depuis leur enfance les temps étaient bien changés ; que les livres sont pour l'intelligence ce que le sol est pour les plantes, et qu'ils ne remplissaient pas leurs devoirs en laissant végéter dans l'ignorance une intelligence aussi vive que celle de Georgette.

Les vérités nouvelles n'entraient pas facilement dans le cerveau étroit du vannier. Mais le docteur parla avec autorité et il fut décidé que la fillette irait à l'école.

Elle apporta à l'étude la même ardeur qu'elle avait apportée dans ses jeux. Sa maîtresse était étonnée de la rapidité de ses succès.

Le docteur lui prêtait des livres appropriés à son âge, qu'elle lisait avec empressement. Le développement de son intelligence s'accomplissait d'une façon merveilleuse, et tous les jours de nouveaux horizons s'ouvraient devant elle.

Avec son bonnet de linge qui lui serrait disgracieusement la tête et

laissait retomber sa chevelure en désordre, sa jupe trop courte, ses pieds nus dans de gros sabots, son corsage d'étoffe grossière qui faisait des plis sur le buste, toute autre aurait paru laide. Elle, point. Ses beaux yeux noirs très expressifs, sa jolie bouche mutine, ses dents admirables, la riche carnation de son teint hâlé par le grand air, ses traits corrects et son intelligente physiologie faisaient oublier aisément son ingrate toilette.

Elle était arrivée à l'âge de quatorze ans, mais en paraissait davantage, à cause du développement rapide de sa taille admirablement proportionnée.

Un matin, une voiture s'arrêta devant la maison du vannier.

Un monsieur décoré, très bien vêtu, s'adressa à Georgette, qui était en admiration devant le brillant équipage.

—Mademoiselle, lui demanda-t-il, y a-t-il loin d'ici aux ruines de Roquemaure ?

—Une lieue à peu près.

—Peut-on y arriver en voiture ?

—Oh ! pour ça non, monsieur, il y a des sentiers où deux personnes ne passeraient pas facilement de front.

—Est-on sûr d'y arriver sans s'égarer ?

—Je ne crois pas, si l'on est pas du pays.

Le monsieur consulta les dames qui étaient avec lui dans la voiture, et s'adressant de nouveau à Georgette :

—Pouvons-nous trouver quelqu'un pour nous servir de guide ?

La jeune fille n'eut pas le temps de répondre ; le vannier, qui sortait à ce moment, prit la parole.

—Georgette peut vous conduire, dit-il ; si vous le voulez, elle vous accompagnera. Va, ma fille.

Les ruines de Roquemaure, ce qui reste d'un vieux château du douzième siècle, figurent parmi les curiosités les plus remarquables de la région des Cévennes. Perchées au sommet d'un mamelon rocheux presque inaccessible, couvertes d'une épaisse cuirasse de lierre et d'autres plantes grimpanes, entre lesquelles des arbres croissent et penchent leurs ramures éplorées, elles dominent des gorges profondes, des ravins que le regard sonde avec effroi. Un torrent se précipite en cascade d'une hauteur de plusieurs mètres, et, dans les gorges, la falaise se creuse en grottes que l'on croit être d'anciens souterrains.

Au retour de l'excursion, la plus âgée des dames, qui devait être la femme du monsieur décoré et la mère des deux jeunes filles qui l'accompagnaient, descendit de la voiture et entra dans la maison du vannier, précédée par Georgette.

—Madame, dit-elle à Jacqueline, vous avez une fille charmante ; elle m'a aidée à marcher dans les chemins rocailleux de la montagne avec une grande sollicitude. Elle m'a charmée par son esprit beaucoup mieux cultivé que je ne le pensais.

Je l'ai interrogée et, avec émotion, elle m'a parlé de son affection pour vous et votre mari, de reconnaissance qu'elle aurait pour vous toute sa vie et elle me raconta dans quelles circonstances vous l'avez adoptée.

Elle est touchante l'histoire de cette petite et je m'intéresse vivement à elle.

—Vous êtes bien bonne, madame, et je vous remercie, répondit Jacqueline.

—Je suis très disposée à faire quelque chose en faveur de votre fille adoptive, reprit la dame ; si vous le voulez, je l'aiderai à se créer une situation meilleure que celle qui l'attend dans ce village.

Jacqueline ne put s'empêcher de tressaillir et son visage prit une expression inquiète. Elle comprenait que la dame avait l'intention de la séparer de sa fille.

—Quoi, madame, répliqua-elle, vous voudriez emmener Georgette ?

—Oui, si vous y consentez et si votre fille le veut bien.

Les regards de Jacqueline se portèrent sur la jeune fille qui écoutait, silencieuse, ne perdant pas un mot de la conversation.

—J'ai besoin en ce moment d'une jeune femme de chambre, continua la dame, j'offre cette place à Mlle Georgette ; elle sera bien traitée chez moi et aura des gages convenables.

L'inconnue parlait doucement, elle avait dans le regard une grande expression de bienveillance et de bonté et l'accent de sa voix inspirait la confiance.

—Vous demeurez loin d'ici, madame ? demanda Jacqueline.

—Nous passons l'été auprès de Montauban et l'hiver à Paris.

Ce mot "Paris" fit briller les yeux de Georgette.

—Moi, madame, dit Jacqueline, ce que je veux, c'est le bonheur de Georgette, et je ne voudrais pas qu'elle eût un jour à me reprocher de lui avoir fait manquer son avenir.

Pâle, anxieuse, s'adressant à la jeune fille :

—Mon enfant, reprit-elle, c'est à toi de dire à madame si tu acceptes ce qu'elle a la bonté de t'offrir.

—Je remercie beaucoup madame de l'intérêt qu'elle veut bien me témoigner et je lui en suis on ne peut plus reconnaissante, dit Georgette.

Puis elle se jeta au cou de sa mère adoptive en s'écriant :

—Je ne veux pas te quitter, je ne te quitterai jamais !

—Alors, n'en parlons plus, dit la dame.

Et, prenant la main de Georgette, elle ajouta :

—Ma chère petite, vous obéissez à des sentiments que j'apprécie et qui me font vous estimer plus encore.

Elle glissa deux louis dans la main de Jacqueline et regagna sa voiture.

Georgette, sur le seuil de la porte, suivit d'un regard rêveur l'attelage, qui ne tarda pas à disparaître dans un nuage de poussière.

—Est-ce que tu regrettes de ne pas être partie avec la dame ? demanda Jacqueline à Georgette.

—Oh ! non, maman, non ; je t'aime et je veux rester avec toi !

Ce fut autour de Jacqueline de prendre sa fille dans ses bras et de l'embrasser.

—Va, ma Georgette, dit-elle, tu es une bonne fille ; tu viens de me récompenser de tout ce que j'ai fait pour toi.

Après avoir dit ce qu'était physiquement la fille adoptive des époux Reboul, par le refus qu'elle venait de faire d'une offre, pourtant si séduisante pour une jeune fille de village, nous avons fait connaître à nos lecteurs les belles et précieuses qualités du cœur de la fille de Marguerite Lormont.

XI.—AU FAISAN DORÉ

Certes, Georgette était sincère en disant à sa mère adoptive qu'elle ne voulait pas la quitter, qu'elle ne la quitterait jamais.

Cependant, quelque chose en elle lui faisait sentir qu'elle pouvait être mieux qu'à La Palud, ce petit village ignoré, perdu dans un pli des Cévennes.

Déjà, dans sa jeune âme s'éveillaient des désirs indéfinis, des aspirations encore vagues qui l'entraînaient loin du village vers des régions entrevues dans des rêves auxquels ses lectures n'étaient pas étrangères.

Mais elle n'était pas ambitieuse, son esprit n'était pas troublé par des miroitements de grandeurs et de richesses ; il n'y avait seulement en elle que le besoin ardent de voir, de savoir, de connaître. Oh ! sous ce rapport, Georgette était bien une fille d'Eve.

Le sentiment de la coquetterie, de cette coquetterie innée chez la femme, avait aussi pénétré en elle, et elle ne manquait plus de consulter son miroir, qui lui répondait qu'elle était jolie.

Enfin, Georgette n'était pas à sa place à La Palud où, malgré les grands espaces, elle se sentait à l'étroit. Mais elle n'avait plus longtemps à y demeurer.

La mauvaise saison était revenue, et cette année l'hiver fut plus rigoureux que les précédents.

La neige couvrait les causses, un vent aigre la poussait par tourbillons dans la plaine. Si un rayon de soleil adoucissait la température, le sol se couvrait de boue, de grandes flaques d'eau vaseuse, qui rendaient les sorties difficiles. Il fallait rester à la maison et respirer la fumée que les rafales repoussaient dans l'intérieur de la pièce.

Pendant une triste journée de décembre, les époux Reboul et leur fille adoptive étaient assis devant le foyer où cuisaient des châtaignes dans une marmite pendue à la crémaillère.

Le vent gémissait dans les arbres voisins, secouait violemment la porte, et la pluie fouettait les vitres avec rage. Le chien Pataud, bien vieux, presque aveugle, reposait sa tête sur les genoux de la jeune fille.

Soudain la porte s'ouvrit et le facteur entra, ruisselant d'eau.

—Une lettre pour vous, dit-il au vannier, elle est lourde.

Le pli était, en effet, volumineux et scellé d'un grand cachet de cire rouge.

Reboul tourna la lettre entre ses doigts et, finalement, la mit dans la main de Georgette en lui disant :

—Tiens, tu vas nous lire ça.

La jeune fille brisa le cachet et tira de l'enveloppe deux papiers.

En tête du premier que Georgette ouvrit, elle lut ces mots imprimés : "M. Bernier, notaire à Montlhéry (Seine-et-Oise).

Voici ce que M. Bernier, notaire, écrivait :

"Monsieur Célestin Reboul,

"Votre cousin germain Antonin Reboul, célibataire, établi à Montlhéry depuis une vingtaine d'années, vient de mourir.

"Par son testament, en date du 8 mars 1880 et déposé en mon étude, Antonin Reboul vous institue son légataire universel.

"La succession se compose d'un café restaurant avec huit chambres meublées au dessus du café-restaurant, et de trente mille francs en espèces et valeurs mobilières.

"Veuillez, monsieur, me faire connaître vos intentions et me dire si je dois mettre immédiatement en vente l'établissement."

L'autre papier était la copie du testament de M. Antonin Reboul

Georgette, très émue, se disposait à en faire la lecture, lorsque le vannier se dressa debout brusquement renversant sa chaise, dont le bruit réveilla le chien qui sommeillait et se mit à aboyer.

Tout d'abord, Célestin Reboul avait éprouvé un tel saisissement qu'il en était resté muet. Il se demandait s'il était bien éveillé, si cette fortune qui lui arrivait n'était pas un rêve.

Maintenant, il marchait à grands pas, comme un fou dans la pièce, jetant autour de lui des regards singuliers et répétant constamment ces mots :

—Un café, un restaurant, un hôtel, trente mille francs ! Je suis riche, riche, riche !

Il était étourdi, grisé, presque fou. Pensez donc, passer ainsi, brusquement, de la pauvreté à l'opulence ! Car pour le vannier, qui n'avait jamais pu réunir assez de pièces de cinq francs pour former seulement deux cents francs, c'était bien l'opulence que cette fortune qui lui arrivait et à laquelle il s'attendait si peu.

Cependant il se calma, revint prendre sa place près du feu et put écouter la lecture du testament.

—Ce bon vieux Antonin, dit-il avec émotion, mais moins peiné que joyeux, il y a plus de trente ans qu'il est venu à La Palud la dernière fois ;

je n'avais plus entendu parler de lui, je le croyais mort depuis longtemps, je ne pensais plus à lui, et il ne m'avait pas oublié.

— C'était un bon cœur, un excellent parent, dit Jacqueline, revenue elle aussi de sa violente émotion.

— Ah ! oui, c'était un bon parent, fit Reboul, et il nous le prouve. Maintenant, préparons nous à partir.

— Partir ! répéta Jacqueline.

— Nous allons aller demeurer à Montlhéry.

— Mais pourquoi quitter le village où nous sommes nés ? répondit la femme : nous y avons nos habitudes et y sommes estimés ; à présent, grâce à l'argent que nous laisse le cousin et le produit de la vente de l'établissement, nous serons les plus riches du village, rien ne nous manquera plus, et nous vivrons tranquilles et heureux jusqu'au jour où nous irons rejoindre au cimetière nos pères et nos mères.

Le vannier fit la lourde oreille aux sages paroles de sa femme.

Nous le répétons, il était complètement grisé ; ce malheureux d'hier, brusquement enrichi, devenait ambitieux ; il ne trouvait pas que ce fût assez de posséder quarante ou cinquante mille francs, il voulait augmenter encore cette fortune, pourtant plus que suffisante.

Antonin avait gagné dans son établissement ce qu'il leur laissait ; eh bien, ils feraient comme Antonin et tripleraient leur fortune.

Donc, il n'y avait pas à lui parler de vendre l'établissement. Célestin Reboul voulait être, comme l'avait été son cousin, restaurateur, cafetier et maître d'hôtel.

Phénomène singulier, mais non unique, cet homme qui avait toujours été si simple dans ses goûts, devenait d'une insatiable cupidité.

Georgette ne possédait pas l'enthousiasme de son père adoptif ; elle sentait bien, cependant, qu'elle s'éloignerait sans regret de La Palud ; elle allait sortir enfin de cette existence terne, décolorée à laquelle elle avait pu se croire à jamais condamnée.

Pour toutes les jeunes filles arrivées à l'âge de Georgette, l'inconnu a des charmes irrésistibles.

On répondit au notaire, et quelques jours après, Reboul, sa femme, Georgette et Pataud, se mirent en route pour Montlhéry.

* *

Montlhéry, à quelques lieues seulement de Paris, est une jolie petite ville, située sur le chemin de fer d'Orléans, au milieu d'un charmant paysage que domine une vieille tour féodale bien connue de ceux qu'intéressent les souvenirs du moyen âge.

De loin, on aperçoit la ruine gothique, inoffensive aujourd'hui, mais qui rappelle le temps où les barons de Montlhéry, abrités derrière leurs murailles massives, exerçaient autour d'eux une domination terrible.

C'est là aussi que se livra, entre Louis XI et Charles le Téméraire, cette célèbre bataille où l'on vit le curieux spectacle de deux armées dont chacune fut victorieuse à l'une de ses ailes et vaincue à l'autre.

Aujourd'hui, Montlhéry est le centre d'une riche culture, et les marchés des environs contribuent pour une bonne part à l'alimentation de Paris.

L'établissement, une espèce d'auberge dont avait hérité Célestin Reboul, se trouvait à l'entrée de la principale rue de la petite ville. Les murs du bâtiment, blanchis à la chaux, portaient en grosses lettres cette inscription :

HOTEL DU FAISAN DORE

Sur l'enseigne, attachée à une tringle de fer qui grinçait au vent, on avait peint un oiseau que l'on pouvait prendre à la rigueur pour le superbe bipède qui donnait son nom à la maison.

À gauche était le café, dont le centre était occupé par un billard ; à droite la salle à manger. Une porte cochère donnait accès dans une cour où picoriaient les volailles et au fond de laquelle se trouvait l'écurie où, les jours de marché, les cultivateurs attachaient leurs chevaux.

Le nouveau propriétaire eut le bon esprit de conserver l'ancien personnel qui continuait les traditions auxquelles l'établissement avait dû sa prospérité sous Antonin Reboul.

Tout marcha d'abord à ravir ; Jacqueline était avenante et Georgette si jolie ! En voyant affluer les clients, Célestin Reboul ne manqua pas de s'en attribuer, à lui seul, tout le mérite.

Le rude cévenol se trouvant dans une situation qu'il n'aurait jamais osé rêver, ne sut pas résister à l'enivrement de sa grandeur.

Devenu hableur et vantard, il prenait des airs imposants qui prêtaient à rire. Quand il découpait un gigot à la table d'hôte, c'était avec la solennité d'un pontife qui officie : s'il parlait de lui, c'était dans des termes qui sollicitaient des compliments. Cette vanité fut bientôt connue des clients, qui ne manquaient pas de l'exploiter.

Le patron voulait des éloges, des compliments ; les clients l'en accablaient, l'en gorgeaient et se les faisaient payer en consommations, en crédits et même en emprunts d'argent.

Passé encore si l'ancien vannier n'eût été qu'infatué de sa personne, mais à ce ridicule il adjoignit le défaut de boire. Il s'enivrait d'une façon abominable. Il se livrait à la passion la plus dégradante, la plus vile que puisse avoir l'homme, la passion des liqueurs alcooliques. De plus, devenu joueur, il passait de longues heures les cartes à la main.

Dans ces conditions, la prospérité de l'établissement ne pouvait qu'être fortement menacée et sa ruine n'était plus qu'une question de temps.

Et Reboul n'était pas bon quand il avait bu. Personne, ni sa femme, ni Georgette n'était à l'abri de ses violences, de ses stupides fureurs.

Jacqueline était battue et Georgette souvent rudoyée. La jeune fille ne s'en montrait pas moins affectueuse et dévouée. Par son adresse, son activité, son amabilité, elle s'efforçait de pallier et de contrebalancer la mauvaise direction que l'aubergiste donnait à ses affaires.

Toujours alerte, toujours en mouvement, charmante sous son costume simple et de bon goût, souriante, d'humeur toujours gaie, elle allait de l'un à l'autre, ayant une parole gracieuse pour chacun.

Toutefois, elle n'autorisait aucune familiarité et l'on avait le respect de sa jeunesse et de sa candeur.

La journée terminée, elle allait rejoindre sa mère adoptive dans sa chambre. Là, sa gaieté l'abandonnait, et elle se donnait le rôle de consolatrice.

La pauvre Jacqueline, bien vieille et surtout bien vieillie, n'avait pas l'énergie de la jeune fille ; elle pliait sous le poids de ses chagrins.

— Ah ! disait elle, je savais bien que nous avions tort de quitter La Palud où nous étions si heureux ; mais qui aurait cru qu'il changerait ainsi en si peu de temps ?

En pleurant, elle ajoutait :

— Il court à sa ruine, le malheureux, et alors, ma Georgette, que deviendras-tu ?

— Oh ! ne vous inquiétez pas de moi, je suis jeune et j'ai du courage ; ce n'est pas à moi, chère mère, mais à vous qu'il faut penser.

— Moi, fit tristement Jacqueline, je n'ai plus longtemps à vivre.

— De grâce, n'ayez pas cette vilaine pensée ! s'écria Georgette.

Jacqueline hocha la tête.

— Je me sens bien, va, dit-elle ; mais que la volonté du bon Dieu soit faite.

À quelque pas du Faisan Doré demeurait le secrétaire de la mairie, M. Delmas, qui venait quelquefois passer une demi-heure au café Reboul.

Ce M. Delmas pouvait avoir une cinquantaine d'années ; il avait une figure mâle et franche ; ancien sous-lieutenant de zouaves, il portait le ruban de la médaille militaire, qu'il avait gagnée au Mexique.

M. Delmas était marié et père de deux jeunes enfants ; sa femme, encore jeune, était atteinte d'une paralysie incurable qui la clouait sur son fauteuil.

Georgette faisait de temps à autre, quand elle le pouvait, une visite à la paralytique, qui lui était reconnaissante de venir un peu égayer sa solitude. Elle était surtout accueillie avec de grandes démonstrations de joie par les enfants avec lesquels elle se plaisait à jouer tout en causant avec leur mère.

Auprès de cette femme impotente, mais qui était instruite et causait bien, et de ses enfants qui l'avaient prise en amitié, Georgette passait des instants qui lui paraissaient délicieux.

C'est là qu'elle allait venir bientôt chercher des consolations.

Le mal qui rongait Jacqueline et qu'elle sentait si bien en elle s'aggrava rapidement. Bientôt elle ne sortit plus de sa chambre et dut s'aliter.

Georgette ne la quittait presque plus. Assidue à son chevet elle lui prodiguait les soins les plus pressés.

Mais Jacqueline était condamnée.

La veille de sa mort, elle embrassa tendrement Georgette et lui dit :

— Depuis que pour notre malheur à tous nous sommes venus dans ce pays, tu as été ma consolation. Je demande à Dieu de te bénir, tu as droit à une récompense qui te viendra du ciel. Cependant ta tâche n'est pas terminée. Qu'arrivera-t-il quand je ne serai plus ? Hélas ! je ne le prévois que trop. Ma chère enfant, aussi longtemps que tu le pourras, reste auprès de ton père ; car le moment viendra où il aura besoin de toi pour soutenir son courage et le préserver du désespoir.

— Ma mère, répondit la jeune fille, je n'oublierai pas vos paroles.

Ces paroles de la mère adoptive furent les dernières qu'elle prononça.

M. Delmas et ses enfants suivirent au cimetière le cercueil de Mme Reboul. En revenant, le secrétaire de la mairie dit à Georgette :

— Ma chère enfant, vous ne pouvez rester plus longtemps chez votre père adoptif ; cet homme est tombé si bas qu'il n'est plus capable d'apprécier votre dévouement, et je crains les dangers auxquels votre jeunesse est exposée dans cette maison.

— Venez chez nous, ma femme et moi vous offrons l'hospitalité.

La jeune fille secoua doucement la tête et répondit :

— Mon père a encore besoin de mes services, il faut que je reste avec lui. D'ailleurs, avant de mourir, ma mère m'a demandé de ne pas le quitter.

— S'il en est ainsi, je n'ai plus à insister ; mais souvenez-vous que vous avez en nous des amis sincères et que notre maison vous est toujours ouverte.

Certes Georgette savait quelles seraient ses tristesses chez son père adoptif et les dures épreuves qu'elle aurait encore à subir. Mais Jacqueline le lui avait dit, sa tâche n'était pas terminée.

Certains jours elle avait dans la journée des heures de liberté ; elle les passait auprès de Mme Delmas et de ses enfants, quand ceux-ci n'étaient pas à l'école.

Le jeudi et même quelquefois le dimanche, Mme Delmas confiait ses enfants à Georgette qui les menait à la promenade.

La jeune fille les aimait beaucoup, ces enfants, une petite fille de neuf ans, un petit garçon de sept ans. Elle les charmait, les enchantait en leur racontant quelques-unes de ces belles histoires qui aient à former le cœur et l'asprité de l'enfance. Ils ne se lassaient jamais de l'entendre. Avec eux, elle retrouvait sa gaieté d'autrefois. C'est qu'à son âge, elle n'avait que seize ans et demi, les chagrins ne laissent pas au cœur une empreinte trop profonde.

